

TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

PHENIX

MAG

NOUVELLES

N°4

NICOLAS BENARD

CATHERINE GARRY

CELINE GUILLAUME

CHRISTIAN PERROT

NICOLAS PRESTON

TIMOTHEE REY

JIMMY SABATER

PHENIX MAG NOUVELLES N°4

NOVEMBRE 2006 - 6 EUROS

Céline Guillaume*La Dame de la Nuit*

Illustré par Michelle Bigot

5

Christian Perrot*Cimetière interdit*

Illustré par Fabien Fernandez et Locky

11

Catherine Garry*Le Temps des Noyaux*

Illustré par Catherine Garry

17

Nicolas Benard*Chasse à l'homme*

Illustré par Michelle Bigot

27

Timothée Rey*Sur la Route d'Ongle*

Illustré par Charline

35

Nicolas Preston*Myrdinn & Ronan*

Illustré par Sophie Leta

45

Jimmy Sabater*Bazooka*

Illustré par Fabien Fernandez

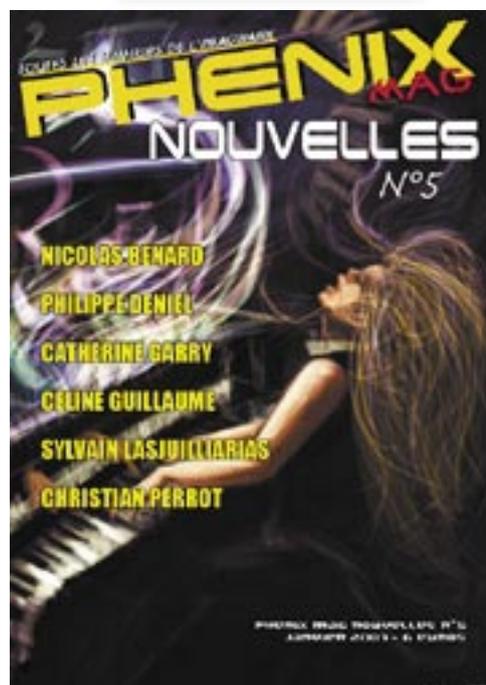
53

Les numéros *Nouvelles* réalisent un beau score. Plusieurs centaines de visiteurs par numéro, c'est un succès pour nous, pour les auteurs et pour les illustrateurs. Nous n'attendions pas un tel engouement pour un si nouveau projet. Cela nous encourage à continuer, encore et encore. Outre ce nouveau numéro dans lequel vous retrouverez des nouvelles de tout style, nous préparons déjà activement le n°5.

Et notre premier numéro thématique de Phénix Mag Nouvelles sera bientôt prêt. En effet, notre concours qui avait pour thème *Les Pirates* a suscité beaucoup de très bons textes. Tout bientôt donc.

Nous mettons, petit à petit, en ligne sur notre site, toutes les nouvelles parues en ces pages.

LE PROCHAIN NUMERO



Phenix Mag Nouvelles n°4, Novembre 2006. 3, rue des champs - 4287 Racour - Belgique.

<http://www.phenixweb.net> - bailly.phenix@skynet.be.

Directeur de publication et rédacteur en chef : Marc Bailly

Ont collaboré : Marc Bailly, Nicolas Benard, Michelle Bigot, Charline, Véronique De Laet, Fabien Fernandez, Catherine Carry, Céline Guillaume, Sophie Leta, Locky, Christian Perrot, Nicolas Preston, Timothé Rey, Jimmy Sabater.

Les textes et dessins restent la propriété de leurs auteurs.

CELINE GUILLAUME

Fantastique

La Dame de la Nuit



Née un 2 avril 1981 à AUBERGENVILLE (78), Céline Guillaume vit désormais à MENOUE, un petit lieu-dit charmant de la Nièvre, aux portes du Morvan, où les vallons verdoyants s'étalent à l'infini.

Après 13 années de danse classique intensives au Conservatoire National de Région de ROUEN et VERSAILLES, elle se consacre pleinement à l'écriture, ce beau refuge de l'âme, suite à des problèmes de santé.

Elle danse, à présent, avec les mots qui lui permettent de s'exprimer autrement que sur une scène, applaudie par des spectateurs.

Elle tente ainsi de retrouver l'euphorie et la liesse qu'elle possédait lorsque divers rôles lui étaient accordés à travers les personnages de son imaginaire.

Elle écrit aussi beaucoup de poésies ; plusieurs de ses poèmes ont été primés en 2002 au Concours SRIBO et au Printemps des Poètes de BOURGES en 2003.

2 recueils à son actif :

- « Si tu voulais m'aimer... »

- « La clé des songes »

Elle a publié 2 romans :

- « Les Sentiers de ma vie » (avril 2002 et réédition en Septembre 2005 chez YVELINEDITION)

- « Le Puits aux Marguerites » (mai 2003 et future réédition, roman du terroir bourguignon)

1 biographie sur Elvis Presley :

- « Elvis Presley : king or not the king » (septembre 2003 et future réédition)

La littérature FANTASTIQUE où le monde médiéval est très présent (elle peut ainsi exploiter ses études et son DUTAE en Archéologie !) occupe toutes ses pensées et est devenu son seul et unique univers créateur.

En fantastique, elle a publié aux Editions Nuit d'Avril.

- « La Perle d'Eternité » (septembre 2004 aux éditions Nuit d'Avril et réédition en novembre 2005 chez Nuit d'Avril ; 1er Prix du recueil au Concours International de l'Association REGARDS 2006 et 1er Prix du roman au Concours International ARTS ET LETTRES DE FRANCE 2006 à Bordeaux)

- « Le Serment de Cassandra » (février 2006 et réédition en septembre 2006 aux éditions Nuit d'Avril, préfacé par son parrain d'écriture et « grand-père » par procuration JEAN MARKALE ; ce livre a obtenu : la 1ère Mention au Prix de l'AIGUILLON 2006 et le 1er Prix du roman au Concours International des éditions Terriciaë 2006 à Mouriès (13))

Je me trouvais depuis quelques temps dans cette grande ville où j'étais étudiant en histoire, et, comme le jour de mon départ pour les vacances d'été approchait, un matin, je me décidai à revoir les villages voisins, qui savaient si bien faire la transition entre le monde rural et la folie urbaine.

En dépit des petits troupeaux de vaches laitières, tachetées de blanc et de noir, il y avait un endroit où j'aimais me rendre ; un havre de solitude, propice à une confrontation avec mes souvenirs.

Sur un joli vallon, elles étaient là, toutes mes émotions, collées à des ruines, des pierres, par grappes, comme ces lilas sauvages, violets et mauves, poussés sur une poignée de poussière et de rocaille, par miracle.

Elles grouillaient. Oui, mes joies et mes peines d'adolescent grouillaient dans chaque coin, à chaque angle de muraille, contre l'arrondi rugueux à demi-démolli des tours moussues d'un vieux château-fort, sur les chemins de ronde crénelés, et plus au loin, par-dessus l'abîme de la profonde vallée verdoyante, sur les paysages familiers où mon oeil se posait et où je m'imaginai seigneur de jadis, la bannière de mon étendard flottant au vent.

Quelque temps qu'il fasse, lorsque mon travail scolaire me le permettait, je gravissais en soufflant, le corps balancé, l'escalier taillé dans le roc qui menait au sommet du donjon.

A l'issue de ce boyau étroit et quasiment noyé dans la pénombre, le jour éclatait avec brutalité, comme une grande plaie vive, jetant à mon visage, trop souvent enfermé dans les salles de cours, une bouffée d'air pur et de lumière hypnotique ; de suite, je me sentais happé par le vertige des grandes puissances qui s'épalaient autour de moi. Mes yeux clignotaient, mes tempes bourdonnaient et quelque aurait pu me héler, je n'aurais pas entendu...

J'avais passé une partie de la journée avec trois camarades, journée durant laquelle nous avons profité de la douce et oisive insouciance.

Certains parlaient des filles et de leurs prouesses amoureuses, moi, je n'avais que faire de ces suppôts de Satan... Ma sensibilité m'avait dégoûté de la société, du monde et la réflexion était mon univers favori.

Si je quittais quelque fois mon logement solitaire, c'était seulement pour m'enfermer, durant des journées entières, dans les grands dépôts de livres de l'université, ces catacombes d'auteurs disparus, ces souterrains de la pensée, où je fouillais avec ardeur, en quête de nourriture spirituelle pour satisfaire mon esprit maladif et tourmenté.

D'ailleurs cet état me valait le surnom de...vampire littéraire...

«Eh! Le vampire littéraire, tu rêvasses encore ? » s'écria Florian, l'un de mes camarades, en me tirant de ma méditation. Erwan ! Je te parle, tu pourrais au moins m'écouter...

- Excuse-moi... Qu'est-ce que tu disais ? répondis-je le regard dans le vague.

-Tu rentres avec nous ? Nous avons nos bagages à préparer pour demain, d'ailleurs, Vincent doit acheter un paquet de cigarettes...

- Non, je reste encore un peu...Et puis ma valise est prête.

- Comme tu voudras, alors à plus tard !

- Oui, à plus tard.»

De nouveau, je me perdais dans des songes infinis où mon imagination me créait des idoles qu'elle ornait de perfections, surpassant de beaucoup toute réalité.

Le soir venu, j'entrepris mon expédition nocturne.

Je parvins au coeur de mes ruines ancestrales, le front ruisselant de sueur.

Je balayai les alentours du faisceau de ma lampe-torche, une peur naissante nichée au creux du ventre.

Au loin, j'entendais les aboiements de plusieurs chiens que la pénombre rendait lugubres.

Je me sentis défaillir et me détournai en frémissant lorsque j'aperçus, tout à coup, sous le clair de lune embrumé, les contours d'une personne, accroupie, pour ainsi dire adossée contre une tourelle envahie par l'enchevêtrement des ronces.

Un souffle glacial me gela tout entier et une suite de vifs éclairs, provenant d'un orage lointain, rendit bientôt la forme plus distincte à mes yeux.

C'était une jeune fille, probablement de mon âge, habillée tout de noir, à la silhouette frêle et délicate. Elle était assise sur une grosse pierre, le corps penché en avant et la figure cachée dans un long jupon.

Ses longs cheveux pendaient jusqu'à terre, caressant comme de longs doigts fins, le tapis des feuilles moelleux.

Face à cet être esseulé, je m'arrêtai court, apeuré et fasciné tout à la fois.

«Cette fille doit être malheureuse», me dis-je avec une grande naïveté.

Poussé par une puissance irrésistible et surnaturelle, je m'avançai alors dans un timide embarras et adressai à celle qui m'inspirait à la fois tant de pitié et d'intérêt, quelques paroles saccadées.

Elle leva la tête et me fixa d'un air égaré.

Dans la lueur brillante de ma torche, le visage de mon inconnue, quoique couvert en cet instant d'une pâleur immortelle et portant l'empreinte profonde du désespoir, était d'une beauté indescriptible.

Les émotions les plus violentes et les plus diverses agitèrent mon coeur.



Michelle Bigot 2006

Tremblant, je lui adressai de nouveau la parole.

Je m'étonnai de la voir ainsi solitaire à une pareille heure, au milieu de ces vestiges, et, finis par lui proposer de la reconduire chez elle.

Mais elle, avec un geste épouvantablement significatif et d'un timbre de voix qui m'impressionna, répondit :

«Je n'ai pas de famille.

-Tu as peut-être un appartement ou un studio ? Tu vis bien quelque part...

- Oui, dans ma tombe...

Mon âme se déchira en mille éclats.

- Moi...Je peux... repris-je avec hésitation, mais sans crainte d'être mal compris. Je peux t'offrir mon humble meublé comme abri... Je veux te rendre service...»

Il y avait dans mes manières un honnête et sincère empressement qui produisit son effet.

Sans se méprendre, la belle se confia sans arrière-pensées à ma protection.

La nuit avait recouvert d'un manteau de saphir le paysage et tout semblait en plein repos. Le grand volcan des passions humaines sommeillait...

Nous marchâmes ensemble jusqu'à ma vieille voiture et je soutenais ses pas chancelants.

Tout le trajet s'effectua dans un silence religieux.

Enfin, nous arrivâmes devant le bâtiment gris où tous mes camarades et moi-même résidions.

Il avait été construit à la fin du siècle dernier et servit d'hospice durant les deux dernières guerres mondiales. Il somnolait, à présent, sur l'avenue, entouré de boutiques, telle une épave pétrifiée d'éternité.

Le concierge, qui s'était levé pour ouvrir la porte vitrée, resta dans un indicible étonnement.

Erwan, le solitaire le plus endurci, était en bonne compagnie...

Je n'avais qu'une chambre mal rangée à proposer à mon invitée et j'en rougis. L'avantage de cette petite me permit de la contempler à loisir.

Je me sentais plus enivré que jamais par sa beauté et j'étais incapable de la délaissier pour un tout autre spectacle.

Son teint d'une blancheur immaculée était comme relevé par une profusion de cheveux brillants comme les épis de blé du plein été, flottant négligemment sur l'ivoire de ses épaules. Ses yeux étaient grands et chargés d'éclat, celui de l'océan ; mais je remarquai dans leur expression, quelque chose de triste, comme une détresse morbide.

Sa taille, autant que son vêtement sombre le permettait d'en juger, était d'une forme parfaite.

Une large bande de velours noir, une sorte de cravate, sertie de strass diamantés, ornait son cou.

Sous l'emprise d'un sortilège si puissant, je ne puis m'arracher à sa présence.

Mes attentions à son encontre paraissaient avoir gagné sa confiance et peut-être les portes de son cœur.

Dans l'ivresse d'un moment opportun, je lui déclarai ma flamme naissante, une passion qui brûlait déjà mes entrailles.

Il me semblait l'avoir toujours connue et aimée...

Etrangement agité à mesure que je parlais, elle m'avoua, à son tour, qu'elle se sentait portée vers moi par un fluide tout aussi magique.

«Alors pourquoi nous quitterions-nous ?déclarai-je aussi euphorique qu'un enfant. Nos vies sont déjà unies...

La fille au tour de cou en velours m'écoutait avec attention, sans rétorquer. Tu n'as personne vers qui te tourner, continuai-je. Et bien, que je sois tout pour toi ! Voici ma main, je m'engage à toi, pour toujours...

- Pour toujours ? susurra-t-elle avec solennité.

- Oui, pour toujours, affirmai-je

L'étrangère saisit les doigts que je lui présentais.

- Donc, je suis à toi, à jamais», murmura-t-elle.

En prononçant ces dernières paroles, elle laissa tomber sur moi un long regard langoureux plein de mélancolie et de tendresse.

Le lendemain matin, je sortis de bonne heure pour acheter de délicieuses viennoiseries à la boulangerie qui faisait l'angle de l'avenue.

A mon retour, je la trouvais encore plongée dans un profond sommeil, mais sa tête pendait hors du vaste fauteuil sur lequel elle avait voulu dormir, enveloppée avec pudeur dans son châle.

Un de ses bras était posé sur son front d'une façon inquiétante.

Je lui adressai la parole, mais ne reçus aucune réponse, aucun geste de sa part.

Je m'avançai avec précaution pour l'éveiller et lui faire quitter cette position inconfortable.

Sa main était très froide et son pouls était nul, son visage livide et contracté ; elle était morte...

Eperdu, affolé, je poussai des cris aigus d'épouvante.

Tout le voisinage accourut, y compris mon meilleur ami Florian.

La scène était effarante.

Requis par les surveillants et le concierge, les pompiers se hâtèrent de venir sur les lieux du drame.

En pénétrant dans ma chambre, à la vue du cadavre, ils reculèrent tous d'effroi...

«Mon Dieu, s'écria l'un d'entre-eux, comment cette fille est-elle ici ?

- Vous la connaissez ? le questionnai-je éploré.

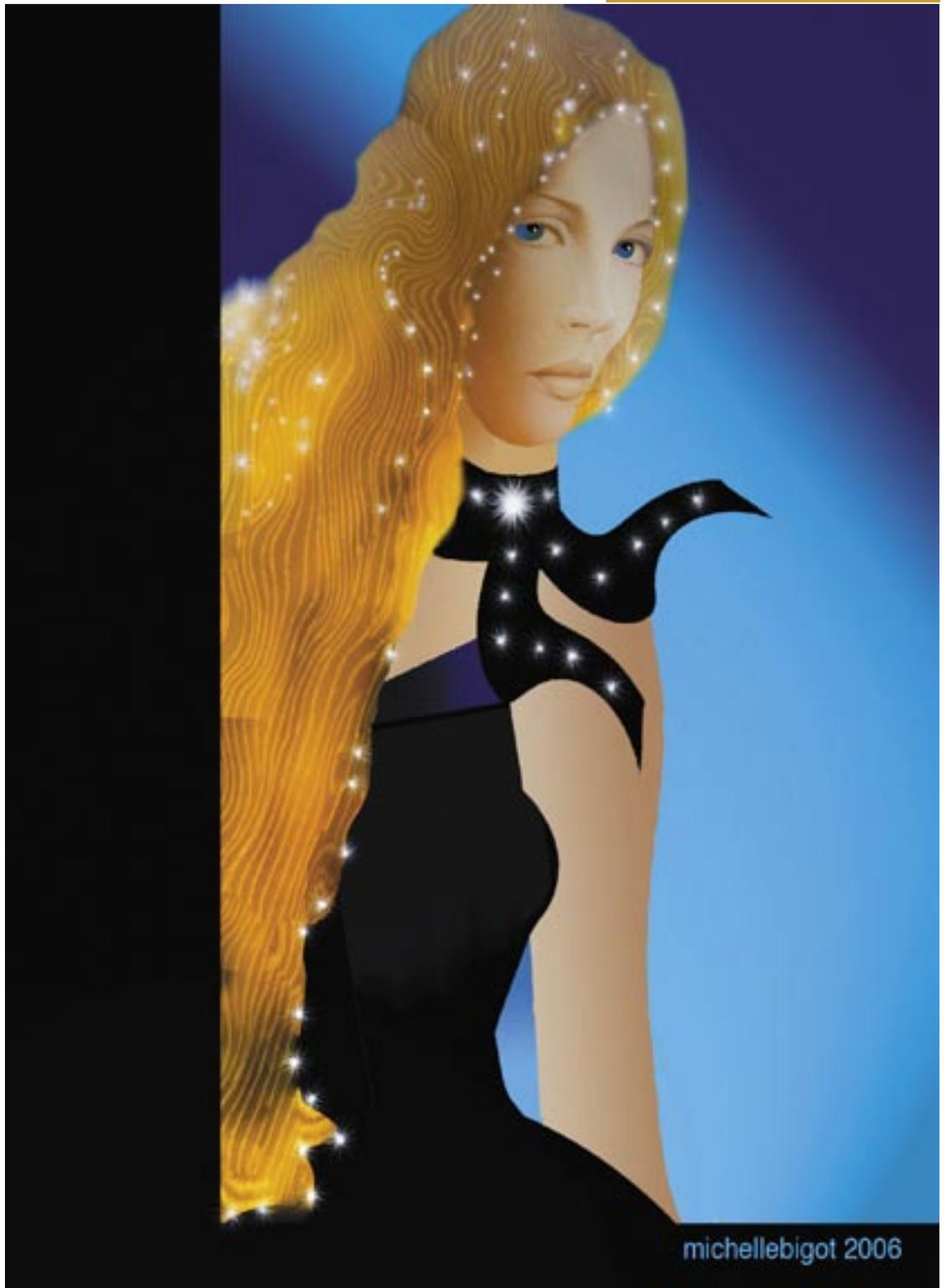
- Si je la connaissais ! reprit la capitaine. Moi ? Cette fille ? Hier, elle s'est pendue au château de Montgaillard...»

A ces mots, plus terrassant que la foudre, je m'avançai et détachai la bande de velours qui entourait le cou si menu de mon amie.

Et aussitôt, je vis la trace horrible et ensanglantée de la corde fatale.

«Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible, chuchotai-je, la peur me rongeanant. Ce corps a été ranimé pour me tendre un piège dans lequel je suis tombé.»

J'avais mal dans mon âme et continuer à vivre me hantait déjà. Etait-ce une sordide parodie du paradis ou l'immuable envers de l'Enfer?



L'illustratrice : MICHELLE BIGOT

Après avoir longtemps travaillé dans l'univers gallo-romain (CNRS), renaissance dans l'enveloppe d'une «faiseuse d'images» , puis rencontre d'un jeune éditeur André-François RUAUD, «Les moutons Electriques» qui explore les littératures de l'imaginaire, de la science-fiction et du merveilleux et qui orientera désormais le travail de Michelle Bigot vers le graphisme l'illustration, l'image...

CHRISTIAN PERRAOT

Fantasy

Cimetière Interdit



Né en août 1968 à Marseille (13), il a suivi un cursus scolaire résolument tourné vers la technique (BEP, Bac F10 et BTS de Microtechniques). Pourtant, ses deux passions ont toujours été l'informatique et la lecture, dont il affectionne tout particulièrement les romans de Science-Fiction, de Fantasy et de Fantastique.

Sa rencontre avec les Jeux de Simulation (plus connus sous l'appellation Jeux de Rôles) durant ses années étudiantes a marqué un tournant dans sa vie. Non seulement il lui était possible de vivre des aventures dans ces mondes littéraires qu'il aimait tant, mais, en plus, il réalisait qu'il lui était aisé d'en inventer lui-même. Durant une dizaine d'années, il s'est découvert un don de conteur d'histoires et de créateur d'univers. Tout naturellement, il est passé de l'écriture de scénarios, à l'écriture de nouvelles, puis de romans. D'abord dans la Fantasy, en exploitant le monde sorti de son imagination pour les besoins des Jeux de Rôles, puis dans la Science-Fiction en développant autour d'un personnage picaresque.

Les hasards de la vie et de son premier emploi lui ont fait passer par l'Alsace où il a rencontré sa femme, et où il s'est installé avec elle en 1994 dans les environs de Colmar (68).

Une discussion de famille lui ayant fait découvrir être le cousin germain du célèbre Jimmy Guieu – dont il avait dévoré les romans tout au long de sa vie – parut tomber à point nommé puisque il achevait la rédaction du premier tome d'une longue saga de Fantasy. Prenant contact avec Jimmy Guieu, il a pu le rencontrer lors de l'une de ses conférences dans la région. Profitant de l'occasion, il lui demanda son avis sur son roman et sur la publication en général. Il quittait son cousin à la fois enchanté de leur rencontre et pitoyable, car il lui avait ouvert les yeux sur ses nombreuses erreurs de style et sur les difficultés du milieu littéraire professionnel.

Loin de désespérer, il s'est mis à l'écriture de nouvelles afin d'améliorer son style. Une rencontre fortuite avec le rédacteur d'un Fanzine de Besançon (25) lui a donné l'occasion de faire lire ses textes à leur comité de lecture. Les critiques de ce dernier lui permirent d'améliorer son écriture jusqu'à voir trois de ses nouvelles publiées dans ce magazine de fans. Un concours de circonstances lui fit ensuite reprendre un projet délaissé par un ami en créant son propre Fanzine destiné à promouvoir de jeunes auteurs amateurs recherchant le contact avec les lecteurs pour s'améliorer. Cette aventure dura trois ans (et six numéros) durant lesquels il a pu participer à plusieurs salons du livre et autres manifestations littéraires régionales. De nombreuses rencontres avec des professionnels de l'écriture et, surtout, avec les lecteurs lui apportèrent énormément. Finalement, il acheva cette période de sa vie en publiant, en auto-édition, un recueil regroupant ses trente meilleures nouvelles.

Entre-temps, sa famille s'était agrandie de trois enfants, un garçon et deux filles, respectivement nés en 1995, 1998 et 2001.

Fort de son expérience et des avis positifs de nombreux lecteurs, il se replongeait dans l'écriture de romans, en ayant soin de demander régulièrement l'avis d'amis de confiance. Sans cesser de travailler sur sa saga de Fantasy, il rédigea d'abord un roman de Science-Fiction, terminé fin 2004. Hélas sans succès, il a soumis ce texte à une vingtaine d'éditeurs. Connaissant pertinemment les difficultés pour se voir publier professionnellement, il ne s'est pas avoué vaincu en achevant, fin 2005, un autre roman dans un style différent : le Fantastique (malheureusement non encore accepté par un éditeur). En août 2006, il a finalement terminé sa saga de Fantasy (1 860 000 signes) et, actuellement, il travaille sur deux romans faisant suite à son roman de Science-Fiction.

Publications sur le Net : <http://dilawrus.club.fr/jewtallit/nouvelles34.htm#pointdevue> et <http://dilawrus.club.fr/jewtallit/nouvelles34.htm#liledesfemmes>

Après être parvenue à l'irriter avec ses insultes, l'ultime rescapée attendait de pied ferme le monstre qui la survolait. Elle était l'unique survivante d'une troupe de valeureux, conduits à la mort par un certain Colreïxak et décimés un à un par la bête. Il ne restait que cette femme luttant jusqu'à ses dernières forces pour venger son fiancé, dont elle tenait l'épée en main. Elle avait vu le corps de son compagnon sembraser sous l'haleine brûlante de la créature, pourtant, malgré son chagrin, sa main ne tremblait pas. Même si la mort était son sort, elle ne quitterait pas les lieux avant de faire payer son crime à la bête.

Le regard de la survivante s'attarda un instant sur la garde de l'épée, décorée en forme de reptile. Cette arme datait d'un passé reculé. Martelée par un forgeron émérite dans un acier rare trempé des centaines de fois, elle n'avait jamais connu la défaite. Portée par l'aîné de chaque génération, cette lame contenait bien plus qu'une simple âme métallique. Une sorte de conscience y avait élu domicile, protégeant ses porteurs successifs à la manière d'un ange gardien.

La jeune femme serra un peu plus sa main autour de la poignée gainée de cuir. Bouillante de colère et de peine, les yeux fous, elle invectiva encore le monstre, le défiant de venir l'affronter directement.

Un peu à l'écart, tranquillement dissimulé derrière une lourde roche, le perfide et puissant nécromancien Colreïxak assistait à la scène, impassible. Ayant recruté les valeureux combattants comme gardes du corps, il leur avait raconté vouloir cueillir des plantes médicinales dans une contrée dangereuse. En fait, il s'était servi d'eux pour attirer et affaiblir le monstre mythique de flammes et de griffes : un dragon !

Ulcérée à l'extrême par cet avorton humain l'insultant avec une apparente témérité, la bête se risqua à porter une attaque directe avec ses pattes antérieures. Comme si de nouveaux réflexes envahissaient son corps noué par la haine, la jeune femme évita les serres griffues d'une dérobade digne d'un guerrier chevronné. D'un mouvement rapide, contenant toute sa rage et sa tristesse, elle plongea son arme dans l'abdomen de la bête. Paraissant animée d'une vie propre, la lame sembla ne rencontrer aucune résistance en s'enfonçant profondément dans la chair écailleuse. Mortellement blessé, le dragon se recroquevilla brusquement aux pieds de la guerrière. Cette dernière remercia son arme d'une courte prière, avant de l'élever pour porter le coup de grâce.

Un éclair noir se vrilla soudain entre ses omoplates, traversant sa poitrine de part en part en y laissant une cavité fumante. Une bile sanglante aux lèvres, la jeune femme lâcha son épée avant de s'écrouler mollement au sol, une lueur d'incompréhension dans le regard.

Un sourire de satisfaction dévoilant ses dents aiguës, le nécromancien sortit calmement de sa cachette. Il était fier de son intervention meurtrière. Sans lui, la femme aurait achevé le dragon, rendant caduque son projet. Faisant craquer ses longs doigts effilés, il sourit derechef : son éclair magique n'avait laissé aucune chance à la combattante. Guilleret, il s'approcha de la bête à l'agonie.

Après de fastidieuses études, Colreïxak avait découvert que les dragons possédaient une culture n'ayant rien à envier à celle des hommes. Bien évidemment, cette science s'appuyait sur des schémas de pensées radicalement différents de ceux de la civilisation humaine. Toutefois, la culture dragonique était une réalité. Les dragons possédaient leurs propres règles et code de l'honneur, ainsi que leur propre langue.

Grâce à un vieux sage qu'il avait occis dès son apprentissage achevé, Colreïxak avait appris ce langage commun à tous les Vers Ailés. Avec cette connaissance et de nombreux artifices magiques, le nécromancien avait percé l'existence d'un lieu lointain, connu des seuls dragons. Déchiffrant un antique verset, Colreïxak avait découvert mieux encore. Sur le seuil de la mort, les dragons pouvaient transporter leurs corps, ainsi que leurs richesses terrestres, dans un cimetière protégé. Un lieu qui devait regorger de carcasses pourrissantes, mais aussi, de monceaux de trésors inestimables. Avec ceux-ci, le nécromancien projetait d'accomplir sa seule ambition : devenir le maître du monde connu !

La respiration irrégulière du dragon émettait des bruits de forge dans le silence pesant régnant sur les lieux du combat. Après plusieurs mois de recherches, il ne restait plus à Colreïxak qu'à attendre le début du processus. Il n'eut pas à patienter longtemps. Le corps moribond du monstre se mit soudain à chatoyer, puis à se troubler comme derrière un lourd brouillard. Le nécromancien n'hésita pas plus d'un battement de cœur avant de s'agripper à l'une des pattes gigantesques.

Homme et bête disparurent soudain, ne laissant derrière eux qu'un champ de bataille fumant, parsemé de cadavres plus ou moins carbonisés.

*
* *

Le voyage sembla long et douloureux à Colreïxak. Il ressentit une étrange impression de tomber et de flotter tout à la fois. Une sensation de non-vie, de fin et de renouvellement. De n'être plus, tout en étant perdu dans une immensité sanglante.

Devant ses yeux grands ouverts défilaient des visages, des formes imprécises, des lieux inconnus, des bêtes étranges. Comme s'il observait, en un instant, des milliers d'années passées, présentes et futures. Dans sa tête retentissait une cacophonie de voix désincarnées. Comme chacune parlait en sa propre langue sans tenir compte des autres, les paroles en



devenaient incompréhensibles et épuisantes. La tension trop forte lui fit perdre connaissance...

*
* *

Lorsqu'il ouvrit les yeux, le nécromancien poussa un juron dégoûté. Il était couvert d'étranges amibes, aussi grosses qu'un poing, grouillant sur son corps comme de la vermine sur un cadavre en décomposition. D'un bond, il se redressa en s'ébrouant, expédiant au loin les créatures visqueuses. Stupéfait, il contempla la dépouille du Dragon lui ayant servi de guide. Les mêmes bêtes gluantes achevaient d'en dévorer les chairs, ne laissant derrière elles que des os blanchis. Un frisson glacé coula entre les épaules de l'homme. Sans ses permanentes protections magiques corporelles, il aurait été transformé en un vulgaire tas d'ossements dénudés.

S'éloignant de la vermine géante, il observa son environnement. Emmerveillé, il employa inconsciemment la langue dragonique :

– Kirath servikis krinakriss tathrak ! (*L'ultime repos des âmes des anciens de notre race*)

Autour de lui s'étendait une grande vallée au sol recouvert d'une épaisse couche de poussière claire, surplombée par un immense ciel étoilé, sans soleil ni lune. Aucune montagne n'était visible. Une plaine, à perte de vue, à l'horizon légèrement surélevé comme un gigantesque cratère. Un silence de mort baignait ce lieu hors du temps. Des centaines d'ossements de dragons reposaient un peu partout dans un désordre complet. Mais surtout, des pièces de monnaie, des bijoux, des armes et des parchemins jonchaient le sol, le recouvrant presque entièrement par endroit. La somme de toutes les richesses de générations de monstres ailés.

Il avait réussi ! Après des années de recherches, de meurtres, d'expériences, de collectes d'informations et d'essais infructueux. Il était parvenu à se rendre dans ce lieu mythique que l'on nommait le Cimetière des Dragons.

La légende millénaire, déchiffrée, puis tant de fois lue et relue lui revint en mémoire :

*Existe un lieu lointain, séparé du monde des vivants par un abîme infranchissable,
Où seuls les dragons peuvent se rendre sciemment.
Sépulture inviolée des corps et des richesses de la race Dragonique.
Jamais un humain ne doit s'y rendre,
ou le regard du gardien le détruira lentement.*

Fidèle au verset, l'endroit regorgeait des trésors emportés par les dragons agonisants pour les soustraire à la cupidité humaine. Les plus puissantes armes jamais forgées, les meilleurs enchantements, les plus magnifiques bijoux reposaient là, aux pieds de Colreïxak, n'attendant que sa main avide pour être ramassés.

Sortant de sa manche un petit sac noir, le nécromancien entreprit de le remplir. Tout en avançant lentement, il détailla les objets découverts, jugeant de leur intérêt ou de leur rareté avant de les enfourner dans son sac. Ce dernier, rendu magique par ses soins, ne semblait pas vouloir se remplir. Même les objets les plus lourds ou les plus longs s'y enfonçaient sans en gonfler les parois de peau.

Le manège de Colreïxak dura longtemps. Il parcourut de nombreuses lieues sans rencontrer de variation dans le paysage monotone. A perte de vue, tout n'était que cendres, ossements et richesses mêlés. Ça et là, il aperçut des agglomérats d'amibes occupées à nettoyer les squelettes des carcasses récentes. Quelques cadavres humanoïdes étaient également visibles par endroit. Certains ressemblaient à des reptiles de taille humaine. Cependant, malgré ses connaissances, Colreïxak ne put les identifier. Finalement, l'homme jugea avoir récolté assez d'objets inestimables pour assurer sa soif intarissable de puissance. Il entreprit donc de retourner dans son monde.

Avisant une arche formée par les côtes d'un thorax gigantesque, il s'en approcha, puis s'assit en son centre. Extirpant un rouleau de parchemin de sa large manche, il le parcourut des yeux. Satisfait, il forma quelques signes dans l'air moite avec ses mains. Il sourit en voyant ses doigts se couvrir d'étincelles bleutées. La magie était très puissante en ce lieu oublié et ouvrir un portail de retour ne devait lui poser aucun souci. Il se mit à formuler d'étranges incantations d'une voix rauque. Tandis qu'il parlait, l'air l'entourant se mit à frémir, puis à miroiter comme sous un chaud soleil. Une brusque bouffée d'air frais balaya ses cheveux couleur d'ébène. Encore quelques instants et il retournerait chez lui.

Soudain, un rugissement monstrueux retentit. Un hurlement inhumain et terrible. Le cri d'une bête s'éveillant à la chasse. Malgré sa mégalomanie, l'homme frissonna tandis qu'une phrase envahissait son esprit comme une vague déferlante :

Jamais un humain ne doit s'y rendre ou le regard du gardien le détruira lentement !

C'est avec une hâte dont il ne se serait jamais cru capable qu'il acheva d'ouvrir le portail. Il savait que de l'autre côté se trouvait son salut, la vie sauve. Hélas, au moment de franchir l'arche chatoyante, il commit une terrible erreur : il regarda en arrière. Son sang se glaça tandis qu'il contemplait le reflet de l'âme de la Mort Dragonique.

Car le gardien du cimetière exhibait la forme d'un gigantesque squelette. Ou, plus exactement, de l'association de plusieurs carcasses de dragons morts depuis des lustres. Il était leur entité de mort, leur gardien ultime et leur finalité. La chose horrible avançait d'un pas lourd. Ses larges pattes griffues élevaient un nuage de poussière autour de son corps décharné, le faisant ressembler à une vision de cauchemar drapée dans les brumes de la peur. Mais, le plus impressionnant



était son regard. A l'intérieur des orbites vides du crâne gigantesque, brillaient deux flammes écarlates contenant toute la haine millénaire d'une race monstrueuse envers les humains.

Les yeux noirs de l'homme croisèrent les flammes dansantes dans ceux du gardien à l'instant où il traversait le portail. C'est en poussant un hurlement d'âme damnée que Colreïxak fut projeté dans son monde natal.

*
* *

Deux années passèrent. Le nécromancien rejoignit sa demeure, lesté de nombreux trésors inestimables. Hélas, lui qui rêvait seulement de puissance et de gloire, n'obtint qu'un sombre anathème.

Ses richesses s'avérèrent inutilisables et impossibles à écouler. Les objets magiques semblaient vidés de leur fluide ; les parchemins s'étaient effacés. Quant aux bijoux, quiconque les regardait ou les touchait contractait une horrible maladie. Ce mal asséchait la peau des malheureux, avant de la faire tomber par plaques, dévoilant organes internes et squelette. Le processus infernal agissait assez lentement sans qu'aucune goutte de sang ne perle sur les chairs à vif. Les malades s'enfonçaient peu à peu dans les remous du fleuve de la folie tandis que leurs corps se désagrégeaient. Même la mort ne représentait aucun salut. Les pauvres hères grossissaient les rangs des âmes damnées dans les Enfers.

Colreïxak n'échappa pas à la malédiction. Son corps aussi se mit à se décomposer progressivement, bien qu'à un rythme beaucoup plus lent que pour les autres victimes. En une année, il avait tout essayé pour combattre le mal. Aucun soin, aucune magie, ni aucune prière ne parvenait à enrayer cette abomination. Même le suicide ne lui était pas permis : malgré ses nombreux essais en ce sens, il n'y était jamais parvenu. Ses mains refusaient de lui obéir lorsqu'il désirait attenter à sa vie. Quant aux assassins qu'il avait engagés, la maladie les avait emportés en quelques battements de cœur, avant qu'ils ne puissent approcher de leur proie consentante.

Le nécromancien s'était résigné. Son corps gorgé de drogues pour atténuer les douleurs intolérables, il demeurait couché, attendant la fin dans son lit couvert de débris de peau séchés. Alors étaient apparus les cauchemars, hantant toutes ses nuits agitées. A chaque fois, il voyait le cimetière et son gardien. Ce dernier le fixait de ses yeux brûlants de haine. La voix du monstre pénétrait son crâne comme une multitude de flèches portées au rouge. Les mêmes mots en langue Dragonique, traduits instantanément par son esprit enfiévré, résonnaient inlassablement :

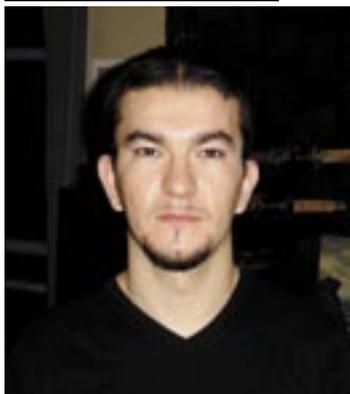
« Tu expies ton sacrilège ! Ma malédiction coulera dans tes veines longtemps encore. Ton cerveau disparaîtra en dernier ! Tu resteras ainsi conscient jusqu'au décès de ton enveloppe charnelle. Pourtant, ta mort ne t'apportera pas le repos ! Ton âme, aussi noire que de l'onyx, viendra à mes côtés. Là, je te ferai endurer les pires souffrances, pour l'éternité. Ton calvaire n'aura jamais de fin. A jamais tu m'appartiens ! A jamais !... »

Couché dans son lit, Colreïxak pleurait des larmes de sang en priant les Dieux de lui accorder le repos éternel. Pourtant, tandis que ses pleurs écarlates gouttaient sur ses dents mises à nu par la malédiction, il savait bien que personne ne pourrait lui venir en aide. Il devait endurer seul son sort. Ultime humain à avoir foulé le sol sacré du Cimetière des Dragons. A jamais maudit !...



L'illustrateur : LOCKY

Nous n'avons aucune information actuellement concernant cet illustrateur.



L'illustrateur : FABIEN FERNANDEZ

Voir page 58.

CATHERINE GARRY

Science-Fiction

Le Temps des Noyaux



Catherine Garry née en 1947 a vécu une grande partie de sa vie en Afrique de l'Ouest (Mauritanie, Sénégal, Côte d'Ivoire) puis en Algérie, au Maroc et en Tunisie et ensuite aux Antilles Françaises.

Elle habite aujourd'hui dans le Tarn et se consacre exclusivement à l'écriture et à l'illustration.

Fanatique de fantastique, elle a découvert dans les contrées lointaines de quoi nourrir son imagination.

Elle a rédigé des carnets de voyages mais également des poèmes et des récits d'aventure sur tous les pays qu'elle a connus.

A son grand regret, définitivement fixée en France, Catherine Garry illustre ses textes de collages et peintures abstraites qu'elle expose périodiquement à Albi.

Elle paraît également dans de petites revues en France (L'Encrier Renversé, La Plume, Les Hésitations d'une mouche) et enfin sort des romans souvent autobiographiques (Samsara, Pau ; L'Après-lui, Samoëns ; Odeur de parenté, et Pavillon de chasse à paraître en 2007).

La maîtresse des lieux se faisait appeler Gortande. Toutefois son vrai nom était Belluma, la rebelle. Elle venait d'accéder au pouvoir. Enfant unique, sans difficulté et avec habilité, elle se fit une réputation de meneuse au creux de la communauté habitant le cœur de la planète Scarpiane, Univers Obscur. Entourée d'alliés, mais surtout d'amitiés féminines, fidèles très dévouées, d'inconditionnelles on ne peut plus partisans, Gortande, même jeune et non encore puissante, disposait en quelque sorte d'une cour, d'une suite, d'une escorte. Peu à peu, elle s'était arrogée le droit de guider ses semblables tantôt en leur offrant des cadeaux mirifiques, tantôt en sachant démontrer qu'elle seule, fille autoritaire et réfléchie, pouvait - à l'avenir - prévenir le chaos, et résorber le laxisme qui s'était installé au fond de cet Univers Obscur, colonisé depuis cinq cent mille ans peut-être, par ses aïeux.

Personne ne se souvenait avec exactitude.

Son prédécesseur qui n'était pas son géniteur au sens où on l'entend, mais son « *fabricateur* », le faible mais très séduisant Youtisk était un descendant d'une longue lignée de mâles souverains. Personne ne remit en doute sa légitimité. Mais, il était le premier à n'avoir jamais su tenir les rennes de son empire. Il n'était que beau, étonnamment beau et complaisant. Les souverains avant lui n'avaient guère fait mieux. Ils ne laissèrent - en tous cas - aucun souvenir marquant à leur mort, sauf deux : Thenaris, l'érudit et Pulcher, le hideux.

*
* *

Thenaris était le fabricant de la vingt-deuxième génération avant Youtisk. Cela remontait donc à plus de quatre mille ans. Il laissait des poèmes touchants car il était avant tout un immense rêveur. Cependant, ceux qui désiraient en savoir plus, devaient consulter ses œuvres ardues sur la vie et la mort. Personne ne s'y était risqué, par manque d'instruction et non de curiosité. Youtisk, aidé de son ami Tedan, lettré et extrêmement sagace, s'était laissé tenter ; la tâche fut rude mais les conclusions, sidérantes.

Tous les autres souverains s'étaient éteints de vieillesse, habituellement autour de deux cents ans, dans leur lit, sans laisser de traces de leur passage. On ne portait pas le deuil. C'était plutôt une journée de liesse. Le peuple s'égosillait : « Le roi est mort. Vive le roi ! » en souvenir d'un passé très peu glorieux d'une vie en surface, sur une autre planète.

*
* *

Youtisk était mort.

Personne n'eut de chagrin, sauf Tedan.

Gortande, enfant sans mère, était née, de sexe féminin, comme une erreur de la nature dans la famille des souverains mâles. Quand Youtisk désira un successeur, il donna ordre aux Laboratoires des Naissances de prendre son sang et de faire un garçon. Du mélange compliqué d'un liquide argenté versé dans un flacon cristallin mal étiqueté avec le contenu pâteux et sanguin du souverain, stagnant dans une burette bleuâtre, très certainement mal placée sur les étagères du réfrigérateur, entre fécondation artificielle et couveuse électronique, était née Belluma, jolie petite fille rousse.

Youtisk ne donna pas l'ordre de la supprimer. Très vite son « fabricant » la trouva belle, malicieuse et la surnomma « la rebelle ». Maintenant âgée de soixante ans, ses coudées étaient franches. Elle était la première souveraine de Scarpiane, femme et maîtresse de l'Univers Obscur.

L'amour charnel ayant totalement disparu au royaume de Scarpiane depuis des siècles, il s'était enraciné par contre-coup, sans doute, un fort sentimentalisme, restreint par la loi, malgré cela bien ancré chez les hommes. Beaucoup s'étaient battus pour préserver un long laps de temps dépassant huit heures sur vingt-quatre, pendant lequel on se caressait, s'embrassait, se câlinait.

Beaucoup de femmes aussi affirmèrent ces rituels insignifiants, démodés et n'avaient pas voulu s'y adonner. Deux groupes se formèrent : les « pour » habillés en rouge pour qu'on les reconnaisse de loin et les « contre », vêtus de bleu, que personne n'osait approcher pour un flirt.

*
* *

La légende racontait qu'un souverain presque impuissant, gringalet et vilain, le mal nommé Pulcher, le hideux par ironie, n'ayant aucun succès auprès des jouvencelles décréta la fabrication des enfants en laboratoires, pour se venger de rapports charnels jouissifs dont il entendait parler, que ses sujets pratiquaient plutôt plus que moins mais dont il était privé. Sur ses ordres, les bébés n'étaient donc plus conçus par les parents lors de tendres étreintes. Ils devenaient de pures créations d'experts scientifiques à la solde du souverain. Il y avait bien dix mille ans de cela.

Toutes les activités « humaines » étaient réduites à leur plus simple expression et devenues purement cérébrales. On restait assis devant des écrans géants qui mettaient en activité des machines à produire la viande, les légumes, les fruits, les médicaments et quelquefois des fleurs pour les grandes occasions.

D'habiles combinaisons de molécules parvenaient à faire oublier à la communauté que l'on ne mangeait que des ersatz. De toutes façons, il fallait s'en contenter. Monter à la surface de Scarpiane était utopique. On n'en parlait plus. La population à force de vivre enfermée et sans bouger ne réclamait que de très peu d'air pour respirer. De grands Sages avaient inventé un système de recyclage des atmosphères polluées et tout se passait très bien.

Le travail le plus ardu était de répertorier les Naissances en Laboratoire. Il fallait de la précision dans les calculs de façon à ne pas faire trop de filles déjà en surnombre. Pour fabriquer un enfant le temps d'attente était souvent long et l'on n'en choisissait plus le sexe. Il fallait que les « Anciens » meurent pour être remplacés par des bébés, de façon équitable, sans blesser la susceptibilité des futurs parents. Du reste, on ne parlait pas de mort, de disparition, de cadavre ou de défunt : on disait simplement revenir « *au temps des noyaux* » et l'incinération avait lieu immédiatement. On ne récupérait dans les cendres qu'un noyau rond, gros comme celui d'une cerise. Tous ces noyaux étaient rassemblés dans des vases transparents. Sur chacun d'eux étaient gravés nom et prénom du défunt. Le tout reposait au fond d'une salle du royaume. On en comptait par milliers maintenant. Tous les cinq mille ans, on les enfouissait dans la terre puis on murait les générations précédentes pour faire de la place.

*

* *

- Ce soir, nous serons réunis au Siège de feu Youtisk, mon royal fabricant et prédécesseur, pour la mise en place de nouveaux horaires de vie ! » rugit Gortande dans les haut-parleurs. C'était une incontestable allégresse de pouvoir enfin « faire du neuf avec du vieux » !

- Gortande ne peut que nous véhiculer le bien-être et la joie de vivre, que les lois désuètes de Youtisk ne favorisaient plus ! » déclara Fostinera, la bleue.

- Je commençais à languir ! » répondit Tedan, le seul et unique conseiller mâle de l'ancien roi et que la nouvelle reine souhaitait conserver à son service.

*

* *

Tedan était un écrivain-poète, agréable de compagnie, honnête et droit en politique, équitable et souriant avec tout le monde. Sa vie affective paraissait impressionnante, touchante et souvent pathétique, car malgré une multitude d'essais jubilatoires mais insignifiants, une foule de pratiques plus érotiques les unes que les autres -sans grande révélation de sentiments immuables et profonds- il avait pensé ne jamais connaître l'amour. Bien sûr, il s'en était confié à Youtisk qui lui recommanda de fréquenter les femmes les plus gironde pour goûter à d'incontestables caresses émoustillantes. Cela n'avait jamais vraiment bien marché pour lui sauf une fois, où il adora vraiment. La gracieuse donzelle, prénommée Lumen, fut mutée à l'autre bout du royaume, pour travailler dans d'autres Laboratoires des Naissances et Tedan n'obtint pas la permission de la suivre. La chance de connaître un jour le bonheur d'idolâtrer et d'être chéri l'abandonna pour toujours et son cœur se referma.

- Fais-toi beau ! As-tu encore envie de séduire, vieux barbon, toujours affublé de rouge ! Quel âge as-tu ? Au moins le double de Gortande, n'est ce pas ? » railla Fostinera, la bleue, en riant aux éclats, « *Le temps des noyaux est enfin venu pour tous les individus de ton espèce, de sexe masculin, comme toi !* » pensa-t-elle, en souriant aux anges.

- Ne te moque pas de moi, Fostinera, tu n'es pas charitable ! » balbutia Tedan.

*

* *

Au Siège de feu Youtisk, Gortande attendait ses sujets en rêvant. Fostinera, la bleue, vint se placer à ses pieds. Tedan resta debout derrière le trône.

- Tedan, j'ai à te parler. Viens devant moi. Toi, toujours drapé de rouge, en souvenir d'amours perdues, que penses-tu de la restriction du temps offert à l'affectivité ?

- Je n'en pense rien de bon, Gortande. Bien que je ne sois pas concerné par cette réduction de temps de plaisirs, cela me semble contraire à l'épanouissement de notre société ! » répondit le vieux en fixant dans les yeux la nouvelle souveraine.

- Que préconises-tu ? »

- Mêmes horaires qu'auparavant, avec en plus, des aires de récréations pour les jeunes ! Des vraies chambres où ils pourraient s'ébattre, entre mâle et femelle. A terme, il faut rétablir la sexualité ! » affirma Tedan.

Fostinera se leva et s'interposa :

- Objection ! En vertu des pouvoirs qui me sont conférés, accompagnée de tous mes amis Bleus, nous nous y opposerons de toutes nos forces ! »

- Pourquoi ? Parle sincèrement ! » répliqua Tedan.

- Nous ne nous servons plus de nos sexes depuis des centaines d'années. Je ne sais même pas à quoi peut bien ressembler votre fameuse sexualité, Tedan !... Et Toi, Gortande... Le sais-tu ? Ne perd-on pas déjà assez de temps avec toutes ces minauderies que vous réclamez sans cesse, vous, les Rouges... »

- Je ne connais rien à la sexualité, cependant je connais les minauderies comme tu dis, Fostinera... Je remercie Tedan, le Rouge d'être franc avec nous. Avoue qu'il n'a, en aucun cas, caché ses émotions. Il s'est toujours battu pour que l'affectivité, la sentimentalité, les amours bien que chastes demeurent sur Scarpiane et ne cessent de se développer... On peut dire qu'il y a goûté... Il en sait plus long que nous à ce sujet. »

- Il en a souffert surtout. Le résultat est là. Il en a beaucoup souffert et n'est jamais parvenu au bonheur ! »

- Tout à fait vrai. Tu as raison Fostinera. Malgré cela je ne peux renier mes béguins de jeunesse. Bien que n'ayant jamais connu l'acte sexuel, je déplore l'absence des caresses et des gestes doux qui devaient l'accompagner. Puisque nous faisons l'amour il y a bien longtemps... recommençons. »

- Il est fou ! Tu vois bien, Gortande... Le vieux Tedan est devenu fou... » s'écria Fostinera, la Bleue, hors d'elle.

*
* *

Le petit peuple de Scarpiane était maintenant accroupi autour du trône. Gortande prit la parole :

- Je vous réunissais dans un seul et unique but : vous parler des restrictions d'horaires dans le domaine de la vie intime - un murmure se fit entendre dans la foule- et notre éclairé Tedan vient de nous demander la reprise de la sexualité ! Alors ? Qu'en pensez-vous, mes très chers sujets ? Débattons-en ! »

Le murmure devint vacarme. Les Rouges enthousiastes bondissaient. Les Bleus volontaires et vindicatifs se dressaient, furieux, le poing levé. Une guerre allait éclater. Gortande le sentit.

- Il va falloir un référendum, hurla-t-elle. Calmez-vous ! Calmez-vous ! »

*
* *

Un jeune mâle, habillé de sombre, adossé à une colonne, demanda la parole :

- J'aimerais parler « *des noyaux* », Gortande, avec votre permission. »

Le silence revint immédiatement. Tedan connaissait personnellement Salion. Ce jeune homme lui plut dès sa naissance. Plus tard, un même état d'esprit les avait liés l'un à l'autre dès la première discussion.

- Parle, Salion. Tu portes le noir des scientifiques, tu es donc sans à priori. Nous t'écoutons. »

Fostinera qui fulminait, apostropha Gortande :

- Il n'est qu'un bambin au regard de tous ! »

- Laisse-le parler, je t'en prie ! » répliqua Tedan.

- Moi, Salion, suis au Service des Créations depuis un an. J'ai une remarque à faire. Je classe les noyaux du royaume, par année, sexe, et couleur ! Tous comptes faits, il y a beaucoup de Rouges parmi les défunts, donc ils vivent moins vieux. Ils manquent d'amour. J'ai également ces temps-ci beaucoup plus d'hommes que de femmes. Il y a une fragilité qui s'installe dans la gente masculine. Mon collègue et ami, Dofanios, travaille aux mêmes statistiques que moi. Nous nous faisons du souci pour l'avenir, pour la vie sur Scarpiane, en général. Les noyaux ont parlé ! Il faut réfléchir, Gortande, je vous en conjure !

*
* *

L'assemblée se dispersa. Salion, le noir, avait jeté un effroyable doute dans les esprits des Bleus mais également une peur infinie dans le cœur des Rouges. Qu'allait devenir l'Univers Obscur ? Tedan regagna son logis en passant par la salle des Noyaux. Tout le monde y avait accès et pouvait venir s'y promener. Là où reposait le noyau de Youtisk s'était formé un petit soleil aveuglant, tel un dernier feu follet. Le vieux Tedan se remémora les dernières paroles échangées avec le souverain :

- *C'est l'heure de parler, Tedan... il faut maintenant leur dire la vérité. La venue d'une femme sur le trône n'est pas une erreur du laboratoire. Tu dois parler de Pulcher, de Thenaris et de tout ce que nous avons découvert. Explique leur aussi pour moi, s'il te plaît, mon ami !* » La voix de Youtisk résonnait dans le crâne de Tedan.

Tedan prit conscience, vu son grand âge, que le temps lui ferait défaut s'il ne parlait pas rapidement de tout ce qu'il sa-



vait. La réunion du soir, au Siège de feu Youtisk, lui donnait raison. Il constatait que les citoyens de Scarpiane réagissaient violemment -positivement ou négativement- quand on parlait sexualité. Cela confirmait son sentiment d'être maintenant responsable de la suite des événements. Avant le référendum, il irait voir Gortande. Il lui expliquerait. Elle comprendra.

- Je parlerai. C'est une promesse que je t'ai faite, Youtisk, et je la tiendrai. Crois-moi ! » affirma à haute voix Tedan en se dirigeant vers son secrétaire. Il prit dans son tiroir secret les écrits de Thenaris, les traductions faites avec Youtisk en cachette de tous, et ferma son épais dossier. Du coffre-fort, il sortit avec d'infinies précautions, deux grandes feuilles d'argent, poinçonnées fort délicatement. En haut et à droite de chaque feuille apparaissaient des signes inintelligibles à première vue.

Sur la première, on lisait : R H L P D N M T E.

Sur la seconde : E C U E T E A S T.

La calligraphie datait probablement des dix mille dernières années. Mais les vieux Sages savaient la déchiffrer. Tedan sortit de chez lui, les documents dissimulés sous sa grande toge rouge et se dirigea vers la résidence royale.

A cette heure tardive, il la trouverait sans aucun doute chez elle. Et sans Fostinera.

*
* *

- Gortande, dit Tedan après avoir été annoncé, je ne suis pas venu pour te parler de ce que nous savons déjà, toi et moi. Il est de mon devoir de t'instruire. J'ai fait une promesse à ton fabricant avant sa mort. »

- Entre, Tedan. Tu es bien le seul à oser venir si tard. Il doit y avoir urgence ! »

- Exactement. Il y a urgence. La nuit ne nous suffira pas. Surtout qu'elle est bien courte ! »

- Installons-nous ici, je t'écoute ! Qu'on nous apporte à boire et à manger et qu'on nous laisse seuls ! » Gortande donnait ses ordres. Tedan souhaitait une ambiance des plus calmes pour confier son secret... Il avait ce qu'il voulait. Il se laissa tomber dans un fauteuil après avoir déposé ses lourds dossiers sur une table devant lui.

- Qu'est-ce que cela ? »

- L'histoire de notre civilisation, de nos ancêtres et de notre devenir. »

- Allons, Tedan... Je t'écoute, parle ! » ordonna Gortande.

*
* *

- Ton fabricant était un homme remarquable de bonté malgré sa grande faiblesse dont il était conscient. Il me l'a dit. Il t'aimait beaucoup, à mon avis, et te passait trop souvent tes caprices. Tu as été fabriquée, volontairement, de sexe féminin. C'est écrit...là ! -Tedan montrait du doigt les dossiers- tu n'as pas une erreur de la nature comme il a bien voulu le faire croire à tous... »

- Tu m'intéresses au plus haut point, Tedan... Prends tes aises. Je suis toute ouïe ! »

En découvrant les feuilles d'argent, Gortande poussa un petit cri de surprise :

- Quelle splendeur ! »

- Je vais les disposer de telle façon que tu vas voir apparaître un message. Regarde. Ton fabricant Youtisk découvrit la seconde feuille, en désirant faire murer les vases des noyaux des cinq mille dernières années. Cette feuille était déposée, bien en évidence, juste au bas du mur à abattre. La première feuille, elle, vient de l'époque de Thenaris... Tu sais qui est Thenaris ? »

- Oui...C'est le fabricant de la vingt-deuxième génération avant mon propre fabricant. »

- Thenaris découvrit et abandonna cette feuille aux Archives. C'est vrai que seule, elle n'a aucun sens. Il y en avait une deuxième. Youtisk la remarqua dans la Fosse aux Noyaux. Elle y avait été déposée exactement dans les temps, eux-mêmes parfaitement bien calculés, afin que lui seul la trouvât. Sauf, mort violente bien sûr, ce qui n'arrive jamais sur Scarpiane. Voilà, il faut savoir que c'est avec Thenaris que la vie s'est améliorée ici. Avant, Pulcher, le hideux, fit souffrir et tortura son peuple. C'est aussi avec lui que la sexualité, le désir, la libido disparurent et que toute forme d'amour charnel fut proscrite. C'est Thenaris qui remit à l'ordre du jour, le temps imparti aux jeux, aux caresses et aux baisers. Mais il ne put aller plus loin et il explique pourquoi dans ses écrits : le peuple n'était pas prêt. Toi-même, ce soir, Gortande, tu as constaté que l'assemblée avait les nerfs à vif. L'affrontement entre les Rouges et les Bleus aurait pu survenir ! »

Tedan reprenait son souffle. Il lui fallait relater les faits dans l'ordre, ne pas se répéter, être précis et avancer la preuve de ce qu'il devait dévoiler, sans hésiter. Gortande ouvrait de grands yeux, jubilant de se voir embarquer dans une histoire fantastique : l'histoire de sa planète et de ses habitants.

- Tu as tout ton temps, Tedan. Je mets de l'ordre dans mes idées, moi aussi ! » dit la souveraine en souriant. Elle était extrêmement belle. Tedan pensait qu'on aurait pu la surnommer la rouquine, tant ses cheveux rougeoyaient aux lanternes de la nuit. Les souverains se vêtaient toujours de blanc. Gortande s'était pliée à la coutume sans discuter et cette teinte

laiteuse lui allait à ravir. Tedan n'avait jamais douté de la véracité des découvertes faites avec son ami Youtisk. Mais devant l'aspect physique de Gortande, il était, plus que jamais, pleinement convaincu que tout ce qu'il allait divulguer était incontestable.

- Voilà, Gortande, si je mets la première feuille d'argent sur la deuxième, de cette façon-là, et uniquement de cette façon-là, devant une source de lumière... Viens lire toi-même ! » Gortande s'approcha :

- Je ne lis pas la langue ancienne de Scarpiane, je suis désolée. Lis pour moi, Tedan ! »

- Je lis : TESTAMENT DE PULCHER »

Gortande vacilla. Elle revint à son sofa et s'y allongea.

- Tu commences à me passionner, vieux Sage ! Oui, vraiment. Continue ! »

Tedan savait que Gortande ne mettrait plus sa parole en doute. Il avait le sentiment que tout allait être facile maintenant.

- Voilà les traductions du testament de Pulcher, le hideux. »

Et Tedan commença la longue lecture :

- Moi, Pulcher, le hideux, souverain mâle de Scarpiane, Univers Obscur, ai deux cent trois ans et vais mourir d'ici peu. Seul. Je ne peux quitter mon triste monde souterrain sans confession. J'ai fait tuer, castrer, mutiler les hommes qui ne voulaient se plier à mes ordres. J'ai fait assassiner, stériliser, torturer les femmes qui se refusaient aux rapports charnels avec moi. J'aurais voulu les violer, je ne l'ai jamais fait car je ne le pouvais pas, physiquement. C'est la seule horreur que je n'ai jamais commise. J'ai vécu sans tendresse, sans amour, sans amitié. Je suis mort dans l'inimitié d'Univers Obscur, haï de tous, je le sais. Depuis le début de mon règne, toutes relations sexuelles ont été formellement interdites sous peine de châtiments cruels. J'ai voulu ôter du cœur, du corps et de l'esprit des citoyens de Scarpiane, toutes envies et tous besoins de procréer. J'y suis parvenu. Il subsiste quelques traces de sensibilité, d'affectivité et de camaraderie impossible à enrayer. Il demeure quelques « résistants ». Malgré tous mes efforts, je laisse, involontairement, aux générations futures la chance de réparer mes égarements.

Mon esclave Silver, d'une intelligence illimitée mise à mon service, fut un scientifique, un chercheur, un savant d'une rare ingéniosité. Il a créé, avec maestria, les Laboratoires des Naissances, sous mes ordres. Avant de s'éteindre, il m'a avoué:

- qu'à chaque fabrication de bébé, il intégrait, à mon insu, dans le corps de l'enfant, un instinct d'amour immortel qui ne demanderait qu'à ressurgir tôt ou tard.

- que cet amour, condensé dans un petit noyau, se retrouverait dans les cendres du défunt, après la crémation.

- que cela, dans l'immédiat, ne transformerait pas la vie au centre de cette planète, mais que dans les temps futurs, il avait espoir qu'un « humaniste » comme lui, saurait utiliser ce noyau pour rétablir les sentiments qui faisaient cruellement défaut pendant mon règne, c'est-à-dire l'amour sur Scarpiane.

Tout le secret est dans les « Mémoires de Silver » qui - j'espère - sera un jour décrypté par un expert des Laboratoires des Naissances. Pour me faire pardonner les exécutions sommaires, les violations des droits, les lois abjectes que j'ai créées, je vous lègue donc ce jour l'hermétique dossier et par-là même, la possibilité de revenir au temps d'avant les noyaux. Soyez heureux. Moi, Pulcher, le Hideux, je ne sais ce que cela signifie. »

- Comment est-ce possible ? Tedan, je suis complètement déconcertée mais fascinée ! »

- J'ai d'autres documents, ici. C'est ton ancêtre fabricant, le prodigieux Thenaris, l'érudit, qui nous a laissé ses traités, ses rapports entre les faits, la description minutieuse des événements, de la vie quotidienne et surtout ses confidences sur ses certitudes et intuitions profondes. Tout cela nous a fait avancer, Youtisk et moi, sur un autre chemin que celui que tu connais. Les savants de Thenaris avaient bien examiné beaucoup d'archives, mais ils ne purent progresser, car il leur manquait la deuxième feuille d'argent que Youtisk a trouvée.

- Vous saviez cela depuis combien de temps, mon fabricant et toi ? »

- Depuis quelques années déjà. Youtisk attendait que tu prennes le pouvoir. Il n'était pas homme à lutter, tu le sais. Youtisk ne savait pas se faire respecter. Personne ne l'aurait cru ! N'est-ce pas ? Mais il admirait ta sereine autorité. Il faut que tu saches que la responsabilité t'incombe maintenant. »

- Mais quelle sorte de responsabilité ? »

- Il faut remettre l'amour et la sexualité à l'ordre du jour et aussi un nouveau mode de vie pour que ton royaume resplendisse de bonheur. Plus de vieux Rouges, comme moi, plus de jeunes Bleus comme Fostinera. Il nous faut maintenant des gens joyeux, épanouis, responsables de leurs actes dans tous les domaines et unis comme avant Pulcher, le Hideux ! »

- Mais, quel rapport y a-t-il avec les noyaux des cinq mille dernières années ? »

- Tout est expliqué dans ce dossier vert. Je te laisse le parcourir. Merci de m'avoir prêté si aimablement attention. Bonsoir, Gortande.. »

La souveraine lui tendit la main et lui adressa son plus beau sourire. Le vieux Sage avait rempli sa mission. Le plus dur était fait. Il lui semblait que Youtisk souriait dans son dos..

*
**

Gortande se mit de suite à la lecture, anxieuse et empressée.

Le premier gros dossier se nommait : « **Récupérer les noyaux** »

Thenaris avait compris que l'apparition soudaine des noyaux dans les cendres des morts au siècle de Pulcher, cachait quelque chose de fascinant. Durant de longs propos retranscrits par Tedan en écriture moderne, toutes les questions que se posait le souverain étaient restées sans réponse. Mais Thenaris avançait sur le chemin de la découverte.

Le deuxième dossier s'intitulait : « **Conserver les noyaux** »

Thenaris expliquait qu'il fallait et comment il fallait répertorier tous les noyaux, les classer par nom de famille, par âge, par sexe. Il avait travaillé sur une série de statistiques qui lui indiquaient un danger certain se manifestant à l'horizon. Il y avait plus de mâles que de femelles. Il tenta d'inverser la tendance, mais ce fut pire, plus de femelles que de mâles naquirent. Et tous étaient de plus en plus belliqueux. La fabrication des enfants en Laboratoires des Naissances était discutable. On ne pratiquait plus minutieusement le mélange des sangs et des liqueurs chimiques. Il y avait dérapage sévère vers un monde triste, pauvre d'esprit, amer. Le troisième dossier ne portait pas vraiment de dénomination. L'écriture de Tedan apparaissait.

En haut et à droite, un seul mot : « **Conclusions** »

- Moi, Tedan, le Sage, au service du royaume de Scarpiane, suis chargé de consigner les résultats de nos études puis les aveux de notre souverain actuel. Sous les ordres de Youtisk - avec mon approbation totale, mais sans permission d'aucun autre Sage de Scarpiane, donc dans l'illégalité la plus totale- j'ai transféré du vase de cristal aux appartements du Palais, il y a soixante ans, le noyau de la seule et unique femme que Youtisk ait aimée. Il s'agit de Stellare, surnommée la fauve à cause de ses cheveux roux. Elle avait eu avec le souverain de longs moments de complicité, d'amitié profonde, de connivence. Stellare est morte avant le souverain. Celui-ci lui resta fidèle. Youtisk inconsolable décida de voler le noyau de son égérie, seule relique à posséder la clé du mystère d'après les écrits de Thenaris. ! »

*
**

Sur une autre feuille, l'écriture de Youtisk était identifiable :

- Tedan fut le seul témoin de la scène. Moi, Youtisk, en mon âme et conscience, tenant compte des révélations faites dans les manuscrits des Ancêtres, devant lui, ai avalé le noyau de Stellare avant de donner mon sang aux Laboratoires des Naissances. Il en naquit, Belluma, la rebelle, rousse comme l'était celle que je considère aujourd'hui comme sa mère.

Nous avons réalisé que le noyau de Stellare avait véhiculé dans mon sang tout l'amour qu'elle avait ressenti pour moi et qu'il s'y était répandu. Nous ne pouvions plus avoir de doute : Belluma, est maintenant le sosie exact de Stellare.

De ce jour, Tedan et moi, n'avons eu de cesse de faire renaître au grand jour, l'amour qui, à travers les siècles précédents, fut tenu prisonnier. Mais nous ne savons pas encore comment nous y prendre. Moi, Youtisk, souhaite de tout mon cœur que ma fille, Gortande, première souveraine de l'Univers Obscur réussisse là où j'ai échoué. Je n'ai pu faire qu'une seule expérience. Sur moi. Cela ne suffit pas. Je remercie Tedan, mon ami de toujours, loyal et dévoué. Signé : Youtisk, le magnifique. » Oui, Youtisk était bien le souverain magnifique et généreux dont Scarpiane avait besoin, et personne ne s'en était rendu compte.

Gortande, les yeux emplis de larmes, la gorge serrée par l'émotion, laissant s'échapper les feuillets, se mit à trembler :

- Comment faire maintenant pour annoncer tout cela à mon peuple ? »

*
**

Le lendemain, la souveraine rendit visite à Tedan.

- Je dépose le double des documents dans toutes les bibliothèques de Scarpiane. J'implorerai mon peuple d'en lire des copies que je vais immédiatement faire reproduire par mes scribes. Il faut que tout le monde sache. Es-tu d'accord, Tedan ? »

- Je le suis, Gortande. »

- Ensuite, j'accorderai la possibilité à tous les Rouges esseulés, qui ont perdu une compagne ou un compagnon de retrouver les noyaux des êtres chers disparus. S'ils désirent en avoir un enfant, la permission leur sera donnée. Es-tu d'accord, Tedan ? »

- Je le suis, Gortande. »

- Je demanderai aux Bleus de reconsidérer leur position face à cette découverte. Un véritable colloque sera tenu, sans ostracisme. On ne peut tuer l'amour indéfiniment. Il est possible que certains ou certaines soient convertis, d'emblée !

Es-tu d'accord, Tedan ? »

- Je le suis Gortande. »

- J'autorise dès maintenant la reprise de la sexualité procréatrice, si les gens comme mon fabricant ont envie de créer une famille et n'ont jamais osé enfreindre les lois castratrices.

Mais -et je pense que tu seras, en cela, d'accord avec moi, Tedan- il faut aussi permettre à tous ceux qui le désirent, de repousser les avances, les étreintes, et les gestes érotiques non désirés. Es-tu d'accord, Tedan ? »

- Je le suis, Gortande. »

- Et toi, que désires-tu, en cadeau d'amitié ? »

- Retrouver Lumen, la femme de ma jeunesse. Elle est morte, il n'y a pas longtemps. Je sais où est son noyau. Salion le garde pour moi ! »

- Cachottier... Ce jeune Salion est donc ton ami ? »

- Oui, depuis qu'il est entré aux Services des Créations. Nous sommes très liés. Il sait beaucoup de choses. »

- Que veux-tu faire de ce noyau ? »

- Un enfant. Celui de Lumen et moi. J'avalerais ce noyau dès demain ! »

Tedan souriait.

- Vieux Sage ... Toujours amoureux, alors ? Malgré tous ses efforts, Pulcher, le hideux ne pouvait tuer l'instinct, n'est-ce pas ? »

Et Gortande pour la première fois de sa vie, avança son visage. Elle posa ses lèvres sur la joue du vieil homme, attendri.

- Cela doit être un mouvement inconscient, quand les soubresauts de la mémoire collective nous apostrophent. Je vais te serrer dans mes bras et t'embrasser, Tedan ! » murmura Gortande, la rousse. La nouvelle souveraine exultait.

*
* *

Le petit peuple de Scarpiane prit connaissance de toutes les révélations faites par Youtisk.

Tedan, monté en chaire, avait expliqué en détails ce que certains ne comprenaient pas bien.

Les urnes pour le referendum avaient été posées dans l'entrée de la Fosse aux Noyaux. Quatre-vingt pour cent de la population vota oui à la reprise immédiate des amours. Fostinera, à la tête d'un petit groupe ultra-féministe, hurlait sa rage et demandait qu'on ne la forçât pas à procréer. Elle fut entendue. On prit en considération ses besoins, ses inclinations. Elle et ses alliés cessèrent d'avoir peur. En un temps record, les couples se formèrent et les rires réapparurent un peu partout dans les foyers. Mais hommes et femmes devaient tout réapprendre : des gestes les plus tendres aux plus passionnées des étreintes. Il faudrait, sans aucun doute, des générations avant que les gestes ne redeviennent naturels et harmonieux. Il y eut quelques échauffourées entre Bleus et Rouges trop entreprenants... mais dans l'ensemble, tout se passait bien. Gortande et Tedan souriaient.

*
* *

Tedan avala le noyau de Lumen que Salion lui avait apporté et donna son sang au dernier laboratoire encore en service pour exaucer les vœux des habitants de Scarpiane.

Beaucoup désiraient avoir un enfant de leur compagne ou compagnon décédé.

L'on vit des petites filles et des petits garçons ressemblant étrangement aux défunts.

Des clones en quelque sorte. L'homme qui avalait le noyau de sa compagne engendrait une fille et la femme qui avalait le noyau de son compagnon engendrait un garçon. Salion, le noir, scientifique brillant et reconnu, notait qu'il y aurait - mathématiquement - équilibre entre mâles et femelles dans les populations à venir en quatre cents ans environ.

*
* *

Tedan, engendra une petite fille, sosie de Lumen, prénommée Lumena en souvenir de l'unique amour de sa vie. Il mourut très peu de temps après la *fabrication* de l'enfant. Gortande adopta le bébé et l'éleva comme sa propre fille. Peu à peu les fabrications d'enfants cessèrent au centre de Scarpiane et Gortande fit démolir les Laboratoires des Naissances.

La souveraine Gortande, Belluma la rebelle pour les intimes, ne se maria jamais.

Elle garda Fostinera auprès d'elle, fidèle en amitié.

A l'âge de cent quatre-vingt-dix-huit ans, elle demanda au peuple d'élire son successeur selon les lois de la démocratie.

Salion prit sa place à l'unanimité.

On raconte qu'à sa mort, tout le monde pleura.

Un long deuil s'installa de lui-même. On aimait Gortande.
Après la crémation, Salion chercha dans les cendres le « noyau » de la souveraine. Il n'y en avait pas.
A la génération suivante, trois cents ans environ plus tard, les cendres argentées des défunts étaient éparpillées dans un vaste tunnel fleuri.

Le « temps des noyaux » *avait* trépassé.



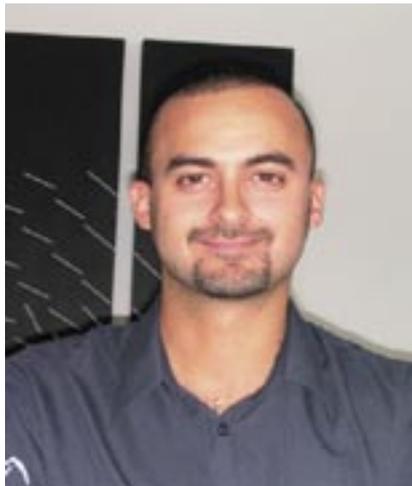
L'illustratrice : CATHERINE GARRY

Voir biographie de l'auteur p.17.

NICOLAS BENIARD

Science-Fiction

Chasse à l'Homme



L'auteur, âgé de 29 ans, est d'abord un passionné de littérature. Il puise ses influences aussi bien dans les genres de l'Imaginaire (science-fiction, anticipation, fantasy) que dans certaines œuvres classiques (polars, romans historiques, contes). Historien de formation, il prépare actuellement une thèse sur le Hard Rock en tant que phénomène socio-culturel. Travaillant pour l'administration, il est aussi journaliste et collabore à différentes revues («Nordiques») et webzines (www.info-finlande.fr).»

L'homme au costume anthracite était pressé. Très pressé. La matinée était déjà bien avancée et il devait être au Dôme à neuf heures. Il dirigeait aujourd'hui, en ce dernier samedi de l'année universitaire, l'aréopage d'évaluation des derniers candidats au *cursus artis*, avant de renvoyer tout le monde chez soi, et de partir dans sa petite propriété en bord de mer, sur la côte ouest des îles Aland, entre la Suède et la Finlande, pour des vacances bien méritées. Sa femme Annie s'était, une fois encore, occupée de tout. Les filles avaient été envoyées chez leurs grands-parents, à Plymouth, dans le comté de Devon. L'appartement avait été sécurisé par la société ProtectHome, et quiconque oserait ne serait-ce qu'effleurer la porte d'entrée serait immédiatement immobilisé par une décharge électrique paralysante, le temps que les forces de police viennent interpellier le maraudeur, lequel serait ensuite envoyé vers l'un des nombreux pénitenciers du royaume, forteresses inexpugnables infestées de rats et d'insectes en tous genres. Non, son joli meublé ne risquait rien, il pouvait partir l'esprit tranquille. Mais avant cela, il lui restait encore cette fichue journée d'évaluation dont il se serait bien passé, mais c'était son boulot, ou plutôt son devoir, de noter les jeunes prétendants, une fois par an, lui qui avait reçu le premier prix il y avait déjà trente-trois ans de cela. Et par ailleurs, il était très bien payé pour cette tâche, deux mille euros la session, pardonnez du peu. Il enfila un costume léger car il devait partir dès la séance achevée, et il voulait être à l'aise pendant toute la durée du voyage. Il mit ses lunettes, prit sa sacoche sur la chaise de l'entrée et jeta un dernier coup d'œil autour de lui, la main sur la poignée de la porte. Annie avait-elle pensé à prendre ses nouvelles chaussures de sport ?

« ... Attention ! Aujourd'hui, début des vacances oblige, les routes seront très encombrées sur l'ensemble du territoire. Les villes se vident... Les professionnels de l'hôtellerie et de la restauration attendent plusieurs millions de vacanciers avec impatience, mais aussi une certaine anxiété. Cette année, ce sont les hôtels de la côte sud-est qui ont fait le plein de réservations. Si vous n'êtes pas encore sur la route, n'oubliez pas votre maillot de bain et votre crème solaire. L'été promet d'être chaud... ».

Encore deux personnes et c'est à moi. Quelle chaleur ! Si seulement je pouvais enlever cette fichue cravate. Ou simplement la desserrer légèrement. Rosa y a été un peu fort avec le nœud. Vivement ce soir ! Allez ! Si tout va bien, dans quelques heures, je serai à Palma, sur la plage, à siroter quelques savoureux white russians, au bord de l'eau, avec le clapotis des vagues comme musique d'ambiance, et ma Rosa pour moi tout seul pour fêter dignement mon succès. Il me reste encore cette épreuve de musique, mais avec mon talent, je vais tous les épater. Avec un peu de chance, je pourrais même obtenir le premier prix. Ce vieux grincheux de Connell a toujours adoré mes partitions, ce serait le comble qu'il me descende aujourd'hui. En plus, il a l'air pressé d'en finir. Je suis sûr que sa femme l'attend dans la voiture, avec les valises et deux réservations pour l'un des meilleurs hôtels des îles anglo-normandes. A moins que ce crétin ne s'exile à l'étranger ? Certains disent qu'il possède un petit pied à terre du côté de la Suède, ou peut-être de la Finlande. Quoi qu'il en soit, dix minutes pour chaque étudiant, c'est vraiment peu. Mais cela me suffira largement pour leur en mettre plein la vue. Dire que ces types du jury sont payés une fortune pour mettre, comme l'indique le règlement de l'université, « leur talent à la disposition des [pauvres] étudiants » que nous sommes. Tu parles ! Ils font ça uniquement pour pouvoir offrir de belles vacances à leur bourgeoise, et pourquoi pas se payer une nouvelle bagnole ou un séjour à Brighton, histoire de claquer quelques milliers de dollars sur le tapis vert ou à la roulette. En ce qui me concerne, ils peuvent en faire ce qu'ils veulent de leur argent, du moment qu'ils me donnent ce putain de diplôme. « Vincent Balmont, l'Université d'Oxford vous remet très chaleureusement le brevet du *cursus artis*, pour récompenser vos trois œuvres, littéraire, picturale et musicale. Au nom de, etc., etc. ». Mes parents vont être super jaloux, eux qui n'ont jamais eu aucun talent artistique. Je vois d'ici la tronche de mon père, qui s'est tué au travail toute sa vie, et qui va voir son incapable de fils obtenir la récompense suprême, LE célèbre CA. Et oui, mon pauvre petit papa, encore quelques dizaines de minutes et ton crétin de fils – tu me l'as suffisamment répété – se verra décerner l'honneur suprême, et surtout le sésame pour une vie sans travail. Trois mille dollars par semaine, offerts par tes pauvres impôts et ceux des autres imbéciles de ton espèce, uniquement pour réaliser quelques toiles sans intérêt et promouvoir une œuvre (et quelle œuvre !) musicale aussi fade que la nourriture de ta pauvre femme, ma belle-mère, cette idiote qui se lève tous les jours, depuis dix ans, à cinq heures du mat' pour aller trimer dans cet espèce de canard gouvernemental de seconde zone, pour écrire quelques articles dans cette feuille de chou pour amateurs de ragots et piliers de comptoir éméchés. Je vous emmerde tous. A moi la vie de farniente. Bon, encore un et c'est à moi.

« ... La galerie Samuel Palmer expose vos œuvres picturales, vous les nouveaux diplômés du CA, dans un cadre professionnel et moderniste. En ce moment, pour toute inscription avant le 2 juillet, bénéficiez d'une réduction de vingt-cinq pour cent sur les frais d'inscription. La galerie Samuel Palmer, c'est vingt mille mètres carrés de salles d'exposition, une surveillance permanente et l'assurance de vendre vos œuvres dès la première année... ».

L'atmosphère était étouffante, presque suffocante. La chaleur irradiait les galeries environnantes et il fallait respirer avec précaution, tout en contrôlant le moindre geste. Ils étaient plusieurs à s'activer près de l'immense machine de cuivre et d'acier. Deux hommes introduisaient d'importantes quantités de papier, avant que celles-ci ne soient emportées par un

ingénieux système rotatif dont la complexité émerveillait encore les techniciens les plus aguerris. Les longues feuilles cartonnées étaient ensuite avalées par l'énorme mécanique, dans une bouche de métal aux dents acérées comme des dizaines de lames brillantes, effrayantes. Le papier voyageait alors au milieu d'un dédale de ramifications, pour recevoir le sceau de l'imprimerie, grâce à un subtil agencement de lettres et de signes que les techniciens avaient encore huilés le matin même. En bout de chaîne, l'un des employés recueillait l'œuvre de la machinerie, comme une offrande offerte par le Dieu du métal, pour remercier ses fidèles. Tous s'approchèrent du fruit de leur travail, magnifique aboutissement de la collaboration charnelle entre l'homme et la machine, pour contrôler la qualité de l'objet. Le papier était encore chaud de son périple dans le ventre de la bête, et les mains tremblotantes osaient à peine effleurer l'imprimé. Ils avaient là, sous leurs yeux, le résultat d'un travail éprouvant, harassant, qui leur avait permis de s'offrir ce qu'on leur avait toujours refusé. Le travail avait scellé leur union, et c'était ce nouvel avenir qu'ils avaient choisi d'inaugurer.

Image : des travailleurs s'activent autour d'une forge géante, la sueur coule sur leur visage (son : des bruits insupportables de métal), il fait sombre et toute notion temporelle a disparu. Flash. Un boulanger, la main brûlée par son fourneau, hurle désespérément. Flash. Des ouvriers goudronnent une route, le soleil chauffe leurs épaules. Flash. Un professeur se débat au milieu d'une cacophonie d'élèves survoltés et irrespectueux (son : cris et hurlements hystériques). Flash. Un sapeur-pompier est pris en chasse et frappé à mort par des jeunes dans une ruelle. Flash. Une infirmière arpente les couloirs d'un hôpital, appelle un médecin, personne ne lui répond. Un homme agonise sur son lit, sa femme crie. Fin.

Image : une salle de musée, des œuvres recouvrent les murs. Un homme apparaît, la quarantaine rassurante : vous voulez échapper à cet enfer quotidien. Refusez le travail. Grâce à WinArt, obtenez l'assurance d'une bonne formation pour obtenir le CA. Le travail n'est pas fait pour vous. Vous méritez une vie calme et artistique. Vingt mille dollars et le CA est dans votre poche ! Pour souscrire, demandez notre brochure au... ».

« Monsieur Kramer ? »

L'homme qui se trouvait en face de moi semblait tout droit sorti d'un mauvais feuilleton policier. Entre trente-cinq et cinquante ans, le front luisant d'une sueur crasseuse, les tempes grisonnantes et la calvitie naissante. Sa vareuse était d'un autre temps et plusieurs taches (de la graisse ? du sang ?) auréolaient les manches, ici et là. Il avait le teint gris, une barbe vieille d'une semaine et ses yeux étaient injectés de sang, comme si l'homme n'avait pas dormi depuis plusieurs jours. L'haleine qu'il dégagait, mélange de tabac froid et d'alcool puant, ne fit que confirmer cette impression. Pas de doute là-dessus, ce type avait la gueule du pauvre flic local, perdu entre deux cures de désintoxication et son deuxième (troisième ?) divorce. Je détestais ces mecs qui travaillaient dans cette administration sclérosée, dégénérée et corrompue jusqu'à l'os. J'étais bien content d'échapper à ce truc, comment appelait-on déjà cela ? La carrière ! J'avais mon CA en poche et je pouvais envoyer balader ce genre de gonze, désormais.

« Lui-même. En quoi puis-je vous aider ? »

- Vous avez obtenu, hier matin, le certificat de, hum, laissez-moi vérifier. Le certificat d'aptitude et de compétence en expression artistique. Est-ce bien cela ?

- On l'appelle CA dans notre jargon. *Cursus artis*. Mais je suis sûr que vous savez ce dont il s'agit. »

L'homme gris ne releva pas mon ironie. Je commençai à prendre ce type au sérieux.

« Nous avons reçu une plainte vous concernant, ce matin. Le Doyen a été prévenu et a souhaité rester en dehors de cette affaire. Vous êtes accusé d'avoir joué, hier, lors de l'examen, une partition dont vous ne seriez pas l'auteur. Par conséquent, vous êtes en état d'arrestation. »

J'étais pétrifié. Mon stratagème avait mis moins de vingt-quatre heures avant d'être démasqué. Moi qui pensais avoir plagié une œuvre inconnue de tous. Je connaissais la peine qui m'attendait. La falsification d'une œuvre était passible de dix ans de travail, dans une menuiserie, une forge ou encore sur un chalutier norvégien. Je ne pourrai jamais supporter cela. L'homme lut l'effroi dans mon regard, ce qui m'offrit un léger avantage, l'espace de quelques minuscules secondes. C'était plus qu'il ne m'en fallait. Je lui décrochai un violent coup de pied dans le tibia gauche, l'homme s'écroula sur le sol graisseux du couloir de l'immeuble, je l'enjambai et pris mes jambes à mon cou. J'entendis quelques gémissements et insultes étouffés, avant de dévaler l'escalier et de m'enfuir le plus vite possible, le plus loin possible. En quelques minutes, irréversiblement, j'étais passé du statut d'artiste nouvellement diplômé à celui de tricheur et d'escroc, une fripouille qui finirait sa vie les mains calleuses, le dos voûté et les yeux brûlés par le labeur. Je refusais cela. J'étais un artiste et je finirais bien par le prouver.

Décor : le parvis de l'Université. Des dizaines de micros jaillissent sous le nez du Doyen, qui descend quatre à quatre les marches du bâtiment.

Son : un journaliste interroge : « Monsieur le doyen, comment se fait-il que Camille Parker ait réussi à obtenir son CA en jouant une partition écrite il y a quelque deux cent cinquante années, sans qu'aucun des dix membres du jury ne s'en rende compte ? Comptez-vous démissionner ? Avez-vous une déclaration à faire ? »

Images furtives du doyen qui s'engouffre dans un véhicule et s'enfuit loin de toute cette agitation médiatique.

Comme chaque soir, Warrel avait vérifié tous les mécanismes, huilé les rouages de la machine. Il avait éteint les

lumières de la salle d'imprimerie, avant de fermer la porte à double tour. Comme chaque soir, Warrel était épuisé, mais sa fatigue était la conséquence d'un combat qu'il menait tous les jours, ici, avec ses amis, au fond de ce trou, loin de la lumière, du calme, coupé du reste du monde. Sa liberté à lui était ici, à côté de cet énorme typographe, et prenait la forme, tous les jours, d'une feuille de quelques pages, sur laquelle était imprimé leur message à tous. Warrel s'approcha de la télévision, dans la pièce qui faisait office de foyer pour les techniciens, afin qu'ils puissent garder un semblant de contact avec le monde d'en haut. Warrel jeta un œil aux images qui le dégoûtaient toujours autant, et dont il préférait, la plupart du temps, se passer, au risque de se couper des réminiscences d'une société à laquelle il n'appartenait plus. On parlait aujourd'hui d'un jeune étudiant qui avait échappé à son arrestation, après avoir été accusé de tricherie à l'examen du CA. Warrel ne put s'empêcher de penser au triste sort qui attendait ce garçon. Cela lui donnait une raison supplémentaire - mais en avait-il vraiment besoin ? - de poursuivre les objectifs qu'il s'était fixé. Il se prépara un café, salua ses camarades et partit dans sa chambre. Il était fatigué et demain, une autre journée difficile l'attendait.

« Au Proche-Orient, nouvelle incartade de l'armée A à l'intérieur de B. Plusieurs roquettes ont été tirées et on dénombre une cinquantaine de victimes.

Virgule.

Le ministère de l'intelligence et des compétences artistiques vient de décider l'octroi d'une indemnité supplémentaire pour les CA de niveau 3. Dix mille dollars supplémentaires seront ainsi versés, au début du mois de septembre, aux dix meilleurs diplômés de ces cinq dernières années. Une aubaine pour ces cinquante artistes.

Virgule.

Le douzième musée d'expression littéraire vient d'ouvrir ses portes à Leeds, pour accueillir les œuvres de... »

Le Premier ministre était furieux.

Il se leva de son bureau, attrapa la chose que ses conseillers venaient de déposer sur son bureau, et la tendit sous le nez de son secrétaire particulier. Celui-ci détourna son visage, comme si l'objet dégageait une odeur aussi nauséabonde qu'un cadavre en putréfaction. Le président était exaspéré par tant d'impudence. Depuis le début de son mandat, dix-huit ans auparavant, il avait élaboré, progressivement et consciencieusement, un système d'interdiction de l'information, en dehors évidemment du cadre légal dont il assumait lui-même la responsabilité, de peur d'être trahi par son entourage, même ses conseillers les plus proches. Aujourd'hui, ceux-ci lui présentaient cette feuille de chou, pamphlet éhonté, certainement réalisé par quelques artistes manqués, osant dénoncer SON système de développement artistique. Ces plumitifs effrontés décrivaient SON idéologie comme lénifiante, reposant sur « le socle de l'improductivité et le règne de l'abstraction ». L'abstraction ! Quelle infamie ! Grâce à lui, les meilleurs ne passaient plus leur existence à se fatiguer dans un labeur insignifiant, ils jouissaient d'une bienveillance pérenne, célébration nationale de leur talent providentiel. Il avait bâti cette société sur des fondations nouvelles, et rien ne devait remettre cette réalité en question. Il fallait éteindre le foyer avant que d'autres conspirations ne sourdent.

Journal de l'Art et de l'Intelligence (Bureau d'Information du Gouvernement) : « A la fin du premier trimestre 2025, le taux de diplômés de CA devrait avoisiner les quarante et un pour cent, grâce à une politique courageuse et ambitieuse d'encouragement à la pratique de l'expression artistique. De nombreux efforts ont été réalisés dans le domaine de la sculpture, dont les crédits pour l'aide à la formation ont été multipliés par deux en dix-huit mois. Par ailleurs, le temps de travail (à rémunération équivalente) a augmenté de vingt pour cent, passant de quarante-quatre à cinquante-cinq heures hebdomadaires depuis le début de l'année dernière. Aucun mouvement de revendication n'a été déploré, preuve que la politique gouvernementale est acceptée par la majeure partie de nos concitoyens. »

L'homme avançait sous la pluie, fébrilement, le col de son pardessus remonté jusqu'aux oreilles. Il jetait fréquemment de brefs coups d'œil par-dessus son épaule. Mais il n'y avait rien ni personne dans cette ruelle qu'éclairait seule une lumière blafarde qui filtrait péniblement de l'éclairage environnant. Il arriva finalement devant un grillage qui semblait lui couper tout accès. L'homme l'examina brièvement puis, dans un geste d'impatience, asséna un puissant coup de pied dans une petite brèche, en bas, sur sa droite. Sans réfléchir, il éventra le reste de la clôture et se faufila prestement, comme si des bêtes enragées étaient à ses trousses. Il se dirigea alors droit vers le bâtiment qui se trouvait devant lui, à quelques dizaines de mètres. L'intrus supposa qu'il s'agissait d'une usine désaffectée, comme le pays en comptait plusieurs milliers. Il vit l'entrée du bâtiment et courut vivement vers elle, espérant pouvoir enfin se mettre à l'abri de cette averse qui lui glaçait l'échine. Par chance, la porte était ouverte. Lorsqu'il franchit le seuil de l'entrée, il ne vit pas l'ombre cachée sur sa gauche, ni le pistolet qu'elle tenait à la main.

« Nous ne pouvons pas garder cet homme avec nous. Il est en fuite, certes pourchassé par nos ennemis, mais ce n'est pas notre problème. Si la police l'a suivi jusqu'ici, c'en est fini de nous. »

Wilhem n'avait pas vraiment tort. Même si le prisonnier était persuadé d'avoir échappé à la police, il pouvait s'avérer dangereux de protéger un individu recherché par une bonne partie des forces de l'ordre de la ville. Néanmoins, son histoire l'avait ému. Camille Parker s'était lui aussi, à sa manière, révolté contre les autorités. Même si tous ses camarades

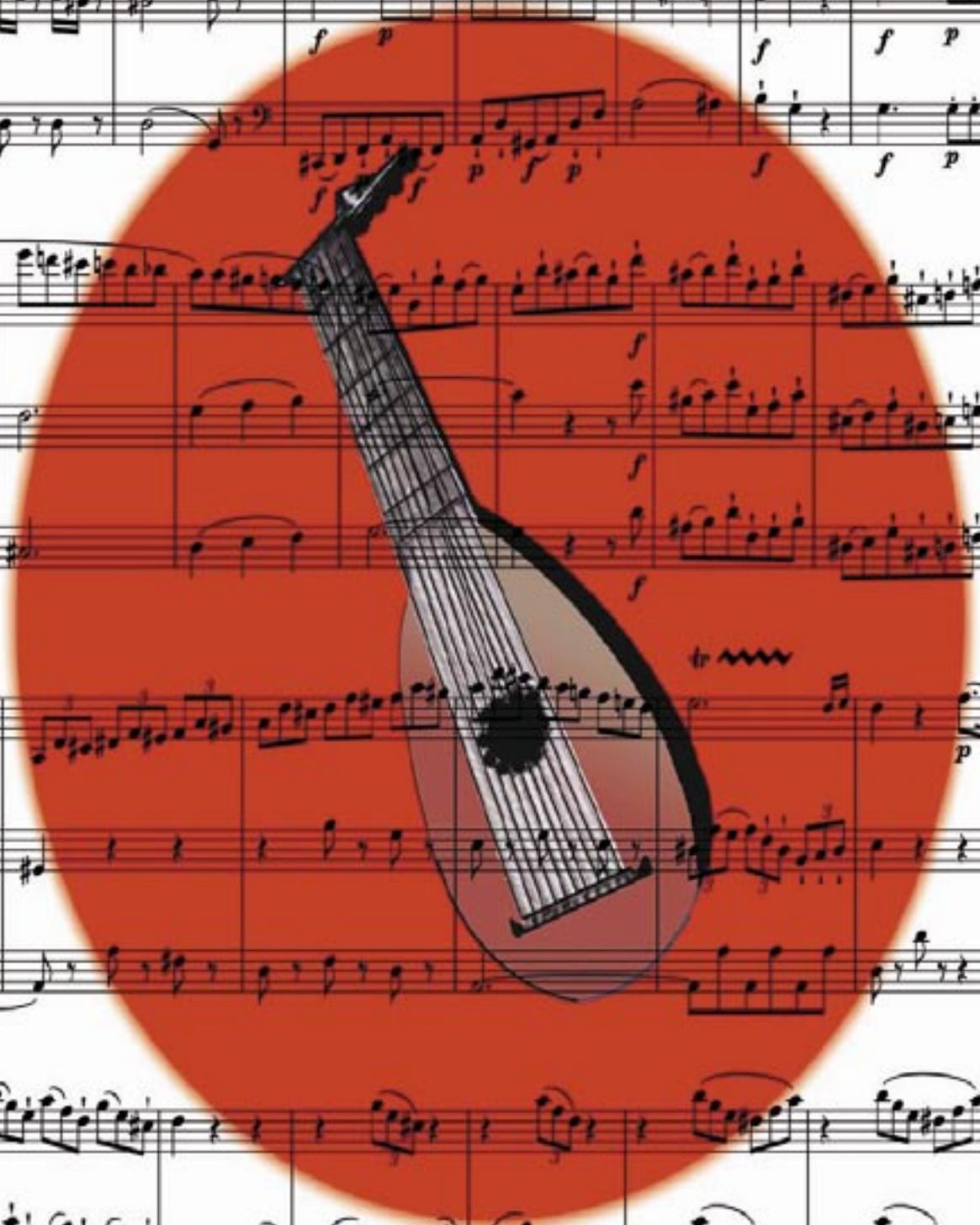
First system of musical notation, featuring a treble clef and dynamic markings *f* and *p*. The notation includes various rhythmic values and melodic lines.

Second system of musical notation, continuing the piece with dynamic markings *f* and *p*. The notation includes various rhythmic values and melodic lines.

Third system of musical notation, continuing the piece with dynamic markings *f* and *p*. The notation includes various rhythmic values and melodic lines.

Fourth system of musical notation, continuing the piece with dynamic markings *f* and *p*. The notation includes various rhythmic values and melodic lines.

Fifth system of musical notation, continuing the piece with dynamic markings *f* and *p*. The notation includes various rhythmic values and melodic lines.



avaient trouvé son attitude lâche, Warrel ne pouvait s'empêcher d'y voir une forme de courage. En attendant de prendre une décision, il proposa de repousser la décision à plus tard, le temps d'examiner la situation.

Le technicien abandonna ses camarades et se dirigea vers le dortoir. L'homme qu'il avait capturé l'attendait nerveusement, assis sur l'un des lits vacants dont les rebelles disposaient depuis que certains d'entre eux avaient été arrêtés.

« J'imagine que vous allez me livrer aux autorités ? »

Le prisonnier était amer, mais il ne semblait pas avoir peur.

« Nous n'avons pas encore décidé. Certains préféreraient vous renvoyer chez vous, mais tous ne partagent pas cette opinion. Pourquoi avez-vous copié cette œuvre musicale, au lieu de présenter votre propre composition ? Vous avez brillamment réussi dans les autres disciplines. J'avoue avoir du mal à comprendre pourquoi vous avez pris un aussi gros risque.

- John Connell, Doyen de l'Université et président du jury, est un vieil abruti, et j'étais certain qu'il refuserait ma partition. Il m'avait prévenu toute l'année que je devais me conformer aux exigences du Directoire de l'Université. Celles-ci interdisent l'utilisation d'instruments de type 3.

- Les instruments électriques ?

- Je vois que vous connaissez le règlement. Effectivement, les techniques de composition de type 3 sont considérées comme archaïques, et aucun étudiant n'a jamais obtenu le CA après avoir travaillé avec ce type d'instruments. J'ai bataillé toute l'année, mais j'ai refusé de renoncer à mon travail.

- Vous avez donc préféré tricher. C'est assez courageux de votre part, même si votre supercherie aurait, un jour ou l'autre, fini par être découverte. Je vous conseille de rester ici et de ne pas tenter de vous échapper. D'ailleurs, vous êtes en sécurité ici. En attendant que nous prenions une décision, vous êtes notre invité. »

Warrel prit congé de Camille Parker. L'homme l'intriguait toujours autant même s'il ne savait pas vraiment s'il pouvait lui faire confiance. Il pourrait toujours les aider dans leur travail. En attendant d'y voir un peu plus clair.

Installée derrière son comptoir, la caissière du supermarché réfléchissait. Le visage de l'homme qui venait d'entrer lui rappelait quelque chose. Mais elle avait beau chercher dans les tréfonds de sa mémoire, elle n'arrivait pas à mettre un nom sur ce visage. Le type était entré dans la boutique et lui avait demandé si le magasin disposait d'une ligne téléphonique. Il était très beau, les yeux d'un noir profond, le visage fin, mais une certaine anxiété se lisait sur ses traits. Peut-être était-il poursuivi ? Elle lui avait indiqué une cabine téléphonique, derrière le bâtiment, là où les camions venaient livrer les marchandises, puis l'étranger s'était éclipsé après l'avoir remerciée du bout des lèvres. Tout en cherchant dans ses souvenirs, la vendeuse se rongea nerveusement les ongles. Elle était maintenant sûre d'avoir vu ce type quelque part. Peut-être avait-il participé à l'une des dernières émissions de télé-réalité qu'elle regardait régulièrement ? Elle fut tirée de sa rêverie par un client qui se présenta à la caisse et oublia rapidement l'incident.

« Etes-vous sûr de pouvoir lui faire confiance ? »

Assis derrière son bureau, le Premier ministre trouvait l'idée de son conseiller personnel séduisante. Excitante même. Il pourrait ainsi faire d'une pierre deux coups. Circonscrire l'un des réseaux subversifs parmi les plus virulents tout en renforçant son pouvoir, par une savante propagande que son appareil de communication personnel ne manquerait pas de déployer dans tout le pays, après une telle victoire sur l'ennemi. De son côté, sans doute l'université hésiterait-elle à réhabiliter ce garçon, après un tel scandale d'ampleur nationale. Toutes les chaînes de télévision avaient en effet diffusé la photo de celui qu'on appelait désormais « le tricheur ». Mais ce Parker l'intéressait autant qu'une fiente d'oiseau. Après tout, c'était à Connell de régler ce problème de CA, et le vieil universitaire s'était sorti, par le passé, de situations bien plus embarrassantes. Si le Doyen se montrait un trop réticent, quelques subventions supplémentaires devraient achever de le convaincre.

« Lorsque Parker reprendra contact avec nous, acceptez ses conditions. Jim, appelez le Doyen et passez-moi la communication dans mon bureau. »

Le conseiller quitta le bureau. Le Premier ministre était en train de se servir un verre de Rhum Zacapa Centenario, un breuvage guatémaltèque de vingt-trois ans d'âge qu'il réservait pour les grandes occasions, lorsque sa ligne interne signala un appel.

Images : une voiture calcinée, au fond d'un ravin, filmée par un hélicoptère de la télévision nationale.

Zoom. Plusieurs techniciens et membres des forces de l'ordre s'activent autour de la carcasse de la Peugeot 313.

Voix off : « Thomas Cherton, l'un des diplômés du CA de la session de juillet, a péri cette nuit dans un accident de la route. D'après la police, sa voiture aurait basculé dans le ravin sans que son conducteur n'arrive à redresser sa course. Thomas Cherton était âgé de vingt-six ans et père d'une petite fille... »

Douglas était déçu. Terriblement déçu.

Lorsque le capitaine eut fini d'énoncer la liste des treize hommes qui allaient l'accompagner pour cette mission, il crut avoir mal entendu. Son nom ne figurait pas sur la liste. Il resta un long moment, seul, dans la salle de réunion du commissariat. Ses camarades étaient déjà tous sortis, pressés de vérifier leur équipement et de peaufiner les derniers préparatifs de

la mission.

Agé de seulement vingt-deux ans, Douglas avait fini major de sa promotion de l'école de sous-officier de police, en janvier dernier. C'était un jeune homme intelligent, mais il n'avait jamais, malheureusement pour lui, eut une quelconque fibre artistique. Ses parents, deux peintres éminents qui travaillaient pour le ministère de la Connaissance et de l'Expression artistique, avaient pourtant tout essayé pour stimuler des aptitudes qui ne paraissaient pas être naturelles chez leur progéniture. Ils l'avaient même inscrit dans les meilleures écoles de formation, dès son plus jeune âge. Mais rien à faire, leur fils n'avait aucun talent créatif et il avait bien fallu qu'ils se fassent à cette idée. Par chance, Douglas possédait une intelligence hors du commun et il comprit très tôt qu'il n'aurait pas beaucoup de possibilités d'échapper à une vie de travail coercitive. Par conséquent, il s'orienta rapidement vers l'école de police au sein de laquelle il passa les trois dernières années de sa vie. Le diplôme en poche, il était assuré d'avoir une vie professionnelle bien remplie, au service de son pays, tout en jouissant de privilèges presque aussi nombreux que ceux des CA. Le gouvernement assurait en effet à ses officiers et à ses sous-officiers une rémunération généreuse, un parc immobilier aux tarifs avantageux ainsi que l'accès aux casinos de la côte sud, toutes sortes de privilèges dont seuls certains pontes de l'université pouvaient bénéficier.

Douglas ne comprenait pas pourquoi son chef l'avait exclu de cette mission. Il estimait être aussi capable, si ce n'est plus, que la plupart de ses camarades qui avaient été sélectionnés, pour prendre part à l'interpellation de ce groupuscule subversif. C'était une mission importante, puisqu'elle avait été commanditée par le Premier ministre en personne. Y participer donnerait une impulsion décisive à sa toute jeune carrière.

Alors, sans vraiment réfléchir, il frappa à la porte du capitaine pour demander des explications.

Image : un présentateur de télévision, assis face à la caméra, de grosses lunettes d'écaille sur le nez, le regard détaché : « Impressionnant coup de filet aujourd'hui dans le milieu du journalisme souterrain. Plusieurs dizaines d'individus ont été arrêtés par les forces de police, dans une usine désaffectée de l'ouest de la ville. Le groupuscule y pratiquait, depuis plusieurs mois, des activités subversives de journalisme, imprimant eux-mêmes les milliers d'exemplaires de revues sédi-tieuses qu'ils distribuaient ensuite, illégalement et en toute impunité. Selon toute vraisemblance, le juge devrait être d'une extrême sévérité, pour montrer l'exemple et... »

L'homme avait emménagé le week-end précédent.

L'appartement, qu'il avait acheté deux semaines plus tôt, venait de subir un sérieux lifting, et l'odeur de la peinture planait encore dans les sept pièces qui composaient son nouveau logement. Celui-ci offrait par ailleurs un panorama intéressant sur le fleuve sans vis-à-vis, et surtout sans aucun voisinage immédiat. Le nouvel occupant aurait préféré une chambre supplémentaire, mais il saurait se satisfaire, pour le moment, de ces quelque cent vingt-cinq mètres carrés.

Il s'approcha de la fenêtre donnant sur la terrasse puis l'ouvrit pour humer un peu d'air frais matinal. Une légère brume commençait à se dissiper et la journée s'annonçait chaude et ensoleillée. La Tamise sécoulait calmement, et pas un seul bateau ne vint troubler le sommeil de la rivière, alors que la plupart des Londoniens étaient encore soit dans leur lit, soit en train de prendre leur douche.

Le nouvel arrivant n'avait évidemment pas encore eu le temps d'acheter tous ses meubles et de parfaire la décoration de l'endroit. Pourtant, dans le salon, au dessus du canapé en cuir rouge qui lui avait été livré la veille, un joli cadre en pin verni venait juste d'être accroché. De loin, il était difficile de déchiffrer ce qu'il était écrit sur le document qu'il sertissait. Mais tout le monde pouvait reconnaître le célèbre sceau de l'université, un livre posé sur une colonne de pierre, surmonté d'un luth, le tout enchâssé à l'intérieur d'un soleil rouge vif.

Camille Parker regarda son diplôme et sourit.



L'illustratrice : MICHELLE BIGOT

Après avoir longtemps travaillé dans l'univers gallo-romain (CNRS), renaissance dans l'enveloppe d'une « faiseuse d'images », puis rencontre d'un jeune éditeur André-François RUAUD, « Les moutons Electriques » qui explore les littératures de l'imaginaire, de la science-fiction et du merveilleux et qui orientera désormais le travail de Michelle Bigot vers le graphisme l'illustration, l'image...

TIMOTHÉE REY
Fantasy

Sur la route d'Ongle



Prof de lettres-histoire dans un Lycée Hôtelier de la région niçoise (au programme ? hé, hé : Brussolo, Zelazny, Dick, Vance, Pratchett ou Lovecraft).

Bientôt 39 ans. Une femme, un enfant, un (gros) poisson rouge. Collection de cactus, de fossiles.

Des poèmes publiés dans "Les Citadelles", "Coup de soleil" ou "Alias". Des nouvelles parues dans "Coprophanaeus", "L'Ours Polar", "A&A", "Eclats de Rêves" et "Géante Rouge", d'autres programmées dans "Marmites et Micro-Ondes", le "Codex Atlanticus" ou une anthologie à venir de "Parchemins & Traverses".

Un recueil de poèmes, "Bestioles", a été publié il y a longtemps (1986) chez ATC (Thonon).

« ... ma douce ma puce
viens prendre le bus
qui nous mène au pays d'Ongle

errer à plaisir
errer sans moisir
tandis que les lunes jonglent

les orteils rouillés
de ses pneus-souliers
ont foulé plus d'une jungle

ô plaines ô monts
yeux ouverts dormons
vers là-bas le bus fou cingle

là où tout est magie jaune
flûtes, palmes, jeux de faunes... »

extrait du prospectus de la CUIITE
Compagnie Urbaine et Interurbaine
de Transport Elfique

Un petit matin délicieusement triste et gris. La pluie masque par intermittence les bas-dômes de pierre tiède, entre lesquels rayonnent les rues asphaltées, à cette heure désertes, de Chuintejonte. La ville descend en pente douce vers une mer si paisible qu'elle en paraît absente – comme un regard est absent –, les vagues lentes, une succession de dômes anthracite piqués de gouttes, enflent, symétriques aux bâtisses arrondies côté terre, puis se dégonflent et viennent mourir parmi les galets. Aucun bruit, si ce n'est le glouglou de l'eau le long des pentes, le ressac, et le crissement de la pluie sur les vagues.

Une silhouette a remonté le boulevard des Urnes, traversé la rue du Ver, puis coupé par le Parc aux Foires complanté de fusannes et d'arbres-rhume, et s'approche à présent d'un arrêt de bus sur l'avenue Va-Loin, la grande artère molle qui longe la mer. Un pare-pluie flotte au-dessus de sa tête, pas très haut, peut-être est-il gonflé à l'hélium ou, plus vraisemblable, animé par une routine de bassemagie. C'est un gars, chauve, massif, maussade. Il regarde les chiffres gravés sur le côté de l'arrêt puis le plan délavé qui peu à peu se décolle, à l'intérieur, claque des doigts (le pare-pluie se ratatine, intègre une poche), et s'adosse au montant de bois noir, à l'abri mais tout juste.

Temps dilué. L'homme mordille son pouce en examinant le ciel. Deux employés de la voirie, des trolls des lagunes à leur face verte et plate, passent en bougonnant des rires. Croisent une grande femme en foulard et manteau de peau qui tourne le coin, débouche sur l'avenue. Elle la traverse en diagonale et sans hésiter, vient prendre place sous l'auvent. Un regard vers l'homme. Ni hâtif, ni gêné. Il le soutient. Elle n'est pas belle, un menton fort, un front bombé sillonné de mèches humides. Des yeux saillants. Un visage intéressant quand même. Avec un soupir, elle se déleste du sac à dos qu'elle portait, il a l'air lourd. Elle aussi regarde le ciel. Les minutes continuent à se dissoudre dans la pluie glaciale.

Un tapotement tout léger, qu'on pourrait d'abord facilement confondre avec celui de la pluie, se fait plus fort, devient battement, puis martèlement. Le bus. Leurs yeux se tournent vers la gauche. Il arrive, porté par les pieds disposés en cercle autour des seize roues. Dans l'air froid, ça grince, ça halète, ça fume. Un véhicule de métal noir. Des excroissances bulbeuses saillent çà et là sur le toit, les flancs. Les vitres sont cernées de volutes ajourées. Ses deux longs segments sont articulés par un soufflet de caoutchouc, il tangué à gauche, à droite en progressant sur l'asphalte, promenant son chasse-pierre comme un museau fureteur. Le numéro 112 et les lettres *Terminus Ongle*, en caractère moguéliens, scintillent bleuâtres au-dessus du pare-brise.

L'homme lève le bras. Les pieds du bus s'immobilisent, tous les seize, au garde-à-vous, laissant de la gomme sur l'asphalte; les deux segments s'entrechoquent dans un bruit sourd ; la porte s'ouvre, déroulant un marchepied comme une langue. Le gars monte, bousculant presque la femme qui, après un haussement d'épaules pour évacuer la muflerie du bonhomme, empoigne son sac et le suit.

« Eh, oh, attendez ! »

Un freluquet, vraiment, un garçon minuscule et chétif, arrive au pas de course, longe le bus, saute sur le marchepied en cours de rétractation et se retrouve, hors d'haleine, sur la plate-forme d'accès, juste derrière les deux autres. Il porte au côté une épée d'une longueur invraisemblable. Le conducteur, un nain qui se rase la barbe et porte une casquette trop grande, lève le sourcil à l'intention de son miroir magique, lequel ferraille :

« Vas-y Julot, plus personne... »

Le bus redémarre. Cahots, heurts, soubresauts. Les trois nouveaux passagers doivent d'urgence crocher la barre de cuivre qui court autour de la plate-forme.

« Destination ? »

La voix est profonde, agréable. Le contrôleur, c'est un vieil orc en uniforme brun à passepoil, franges et macarons, vêtement conçu pour en imposer (mais dont l'effet est gâché un brin par le collier de crânes de grenouilles que l'être porte sur sa poitrine découverte, et velue), chausse des lunettes à monture en os, regarde avec aménité l'homme chauve. Qui fouille ses poches en marmonnant :

« Ongle.

— D'accord. (La voix est patiente). Vous êtes dans le bon bus. Mais où, en Ongle ?

— Ah. Griffaz. Centre-ville. »

L'orc pianote de son gros doigt sur la machine à billet, un tour de manivelle, ding !, un bout de parchemin se déroule par à-coups.

« Griffaz-ville. Quarante-trois plombs, s'il vous plaît. »

L'orc déchire le parchemin, attend paume ouverte que l'homme y déverse les plombs demandés, et lui remet son billet. L'homme avance dans le bus tandis que la femme souffle – elle n'a pas de voix, doit avoir pris froid :

« Lunule-en-Mer. »

Elle paye, le petit gars passe à son tour :

« La Corne Rouge. J'ai une réduction. Tendez. Voilà. Confrérie des Leprechauns.

— Z'êtes un leprechaun ?

— C'est ce que dit ma carte. Si vous regardez bien, vous verrez que c'est mon portrait, là. »

L'orc est un peu moins convivial sans devenir tout à fait soupçonneux. Il scrute alternativement visage et portrait.

« Ça m'a l'air bon. Mais... Excusez, si j'ai l'air indiscret. N'êtes pas censé être habillé en vert, avec le chapeau, le matos de cordonnier, la marmite et tout le toutim ?

— Oh. Ça, c'est l'image que tout le monde a de nous. Voyez-vous, nous autres, on fait pas tous le même métier. (Il se penche, du genre : je vais vous faire une confidence). Je suis un guerrier. »

L'orc l'enveloppe d'un regard neutre. Pas une once d'amusement ne se glisse dans sa voix.

« Un guerrier. Leprechaun. Avec sa grande épée. Bien, bien, bien. Avec la réduction, ça nous fera vingt plombs trente-cinq, *monsieur*. »

A son tour, le freluquet va pour s'asseoir. Sa rapière heurte les barres verticales, le côté des sièges en bois, le poêle qui trône au milieu du premier segment, il réussit même à cogner le genou d'un des deux elfes revêches qui, engoncés dans leur tenue de pluie chiffonnée, regardent l'eau ruisseler sur les vitres. L'elfe lui jette un regard mauvais, le leprechaun vire au tilleul.

« Pardon, je ne vous ai pas fait mal ?

— Par bonheur pour vous. »

Cherchant un siège disponible, le garçon dépasse celui où est assis l'homme trapu monté devant lui. Sûrement un mage : il a sorti un athanor de poche et souffle dans un des tuyaux coudés, des volutes prune s'élèvent, polluant un peu plus l'atmosphère déjà enfumée du bus. Sur le fauteuil côté vitre, une sorcière qui rentre du travail, visiblement crevée, des poches comme ça sous les yeux, regarde avec un morne intérêt son voisin s'époumoner.

Le garçon avance. Quatre goules qui gloussent en se donnant de grandes claques visqueuses dans les mains. Un houle-bec, mi-homme, mi-oiseau, il gratte frénétiquement sur un mauvais papier chiffon avec sa plume, la trempant de temps à autre dans la vésicule de la seiche qui flotte, à l'étroit, dans un bocal à sa ceinture. Une marchande de saucisses en friands sous licence Zénodore, le logo magique pulse sur son front. Deux nixes au nez en trompette occupées à tricoter en échangeant des ragots. Une hobbe endormie. Un nain mineur, casqué, botté, qui a posé sa pioche sur le fauteuil à côté de lui ; un coup d'œil à sa trogne fermée dissuade le leprechaun de lui demander de dégager le siège, même si le bus est bondé...

Pas de place ? Il ne va quand même pas devoir aller au fond, dans le second segment dont les boxes garnis de paille sont réservés aux non-humanoïdes ! Il jette un œil au-delà du soufflet, une licorne qui semble souffrir de pelade, un centaure en train de feuilleter son journal hippique, une vouivre grassouillette... des voisins encombrants. Pas trop sympas.

Ah, le siège à côté de la femme au foulard est libre. Il l'interroge des yeux, elle acquiesce, il dégrafe sa ceinture, en ôte le fourreau de la rapière qu'il range sur le sol, perpendiculairement à la longueur du bus, la poignée dépasse dans l'allée. La femme doit lever ses bottines.

« Désolé.

— Y a pas de mal. (Un silence). Belle arme.

— Oui. J'en suis plutôt content. Un peu lourde, c'est sûr...

— C'est sûr. »

Le moteur magique du bus (un Baba-Yaga huit torgnoles en U, entrelaceur de dimensions intégré) monte en régime, les épaules des passagers tressautent sur un rythme plus soutenu. Le leprechaun regarde par la vitre. Il pleut toujours. Ils ont quitté la ville et, par une route aussi droite qu'un trait de règle, traversent à tout berzingue une grande plaine. Par-ci, par-là se hisse un tronc démesuré, d'un vert sombre, d'où partent des feuilles sur lesquelles tiendraient bien dix bus au bas mot. Les cimes se perdent dans les nuages. Entre les troncs, le sol rouge est creusé de cratères. Comme le leprechaun s'interroge sur leur présence, un énorme machin crève le plafond nébuleux, c'est vert, en forme de croissant et rendu flou par la vitesse ; ça percute le sol en soulevant un geyser de boue. Un *brooom* grave secoue le bus.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Il a pensé tout haut. La femme répond de sa voix éteinte mais affable :

« Haricot géant. De temps en temps, y a une cosse qui tombe. Vaut mieux pas se promener dans le coin. La plaine de Nié

Kluzb. Ça veut dire “ Les Ecrabouillés ” en patois local.

— On risque quelque chose ?

— Non. Le toit est doublé d'un blindage de classe 3. Hautemagie. Comme tout le bus, du reste. »

Le garçon siffle.

« Eh bé... La CUITTE fait pas les choses à moitié.

— Faut qu'ils restent crédibles. Le trajet n'est pas forcément de tout repos. (Un temps). Vous n'êtes pas de la région ? Je vous demande ça, parce que vous sauriez, sinon, pour les haricots.

— Non. Je suis de Meïpsh. Un gros village de Nautal Bevva. Je vais à La Corne Rouge. (Il tend la main). Guslain. »

La femme regarde sa main. Il précise :

« C'est mon nom.

— Ah, pardon. (Elle lui serre maladroitement la main). Mademoiselle Asponie. Je vais à Lunule-en-Mer. En fait, c'est là que j'habite. (Elle tapote le sac à dos posé sur ses genoux). Je suis venue à Chuintejonte pour le boulot, des recherches en archive, des achats spécialisés. Je suis parleuse-aux-créatures.

— Ça alors ! Ce doit être passionnant.

— On a de bons moments. Pas toujours.

— Moi, je suis guerrier. Depuis peu, je dois dire. En recherche d'emploi. J'ai appris que la Confrérie des Arpente-bedaines proposait des contrats dans le secteur des Bolges Basses, jusque sous la Pointe des Ajkovizes. Des soucis avec les hordes de pkâ nomades. Alors, je tente ma chance.

— Je vois. »

Le silence retombe, tous deux s'absorbent dans la contemplation du paysage. Qui change : les haricots géants se raréfient et bientôt disparaissent. Des replis de terrain peu élevés s'allongent désormais, perpendiculaires à la route, en une pénélaine semée de bosquets d'aiguilles grises et ocre, des roseaux je-couds-la-foudre qui pour le moment dégoulinent de pluie, en ne lâchant qu'occasionnellement une étincelle peu convaincue. Au sommet des plis penchent des cabanes de torchis ; sur les pentes, de petits champs de flombe, de churse tardive, de potirons-geignards s'agencent en damiers.

Le bus freine, s'arrête le long de la tranchée taillée jadis dans une colline par les crocs d'un bafferroc du Service d'Entretien des Voies, afin d'y faire passer la route. Un arrêt troglodyte bâille au bas de l'escarpement. Une femme en sort, tenant en laisse un crapaud aussi haut qu'elle. Elle monte. Murmure inquiet des passagers. C'est une gorgone, les *cheveux* enroulés sur des bigoudis (les serpents paraissent un chouillas étranglés par les cylindres), les yeux masqués par des disques de fer. Le crapaud lui tient lieu de guide. Le contrôleur demande à deux des goules assises vers l'avant de bien vouloir céder leur place, il est obligé de montrer les dents, au sens propre, avant qu'elles obtempèrent. Gorgone et crapaud s'asseyent, la première en remerciant chaleureusement l'orc, le second en roulant des yeux et bloblotant des joues.

Spasmes, hoquets, pialements de métal, c'est reparti. La route sinue à présent en grim pant, les plis bas se muent en véritables collines, puis en montagnettes. La femme – Mlle Asponie – se sent des vellétés de cicérone : elle indique au leprechaun un temple nqoi, sur un ressaut rocheux : l'édifice, d'aspect ancien, a la forme de deux mains humaines réunies en clocher, comme celles d'un DRH expliquant pourquoi il ne lui est hélas pas possible de vous embaucher, songe Guslain. En fait, à en croire la femme, l'intention de l'architecte était de montrer comment prier correctement le dieu Booh. Le temple disparaît au virage suivant.

Ils parviennent sur un plateau herbu, touffu, bossu. Même si le ciel est toujours empli de colimaçons de buée sombre, la pluie a cessé. Sans transition, le bus passe sous le couvert des arbres, une forêt de whombes et d'aconilles, sa houleuse canopée chapeaute les fûts lardés de veines où pulse une sève curaçao. Des poissons d'écorce grimpent et descendent sur tous les troncs, comme de gros poux humides. Un froumifroum vient coller au pare-brise son vilain bec-en-ventouse, le conducteur pousse un juron que tout narrateur se refuserait à retranscrire, puis l'oiseau est délogé par un cahot particulièrement brutal. Plus loin, alors que le bus ralentit pour contourner un tronc abattu, des chocs flasques sur l'habitacle font sursauter les passagers. Un nid d'attrape-couillons, ces lianes mobiles, attaque le véhicule. Qui stoppe. Le contrôleur orc doit descendre avec sa machette réglementaire et tailler dans le vif. Les lianes lâchent subito le bus, l'orc revient éclaboussé d'ichor grisâtre, adresse un énorme sourire aux passagers, lève le pouce, ils applaudissent, sifflent, poussent des « aye-aye-aye ! ». Pendant que l'engin repart au petit galop, Guslain se penche vers la femme :

« Ils ont l'air bien joyeux.

— Ils peuvent. Vous aussi devriez l'être. Si les attrape-couillons serraient trop, le bus éclatait comme un œuf.

— Malgré le blindage ?

— Malgré le blindage. Ça a une force colossale, ces saloperies. Assez douillettes, par chance. »

Les arbres laissent la place à une clairière où se tasse un hameau de maisons poilues. Pas d'autre mot pour désigner ces habitats : toupets, aigrettes et pompons de crin fauve poussent sur toutes les surfaces. Dans un coin de la placette centrale, qui ressemble à une vieille pelisse négligée, se dresse un arrêt couvert de la même toison. Le bus pile, la porte s'ouvre, trois vourrioges, des êtres-morilles, montent en poussant des piaillements aigus, le plus petit négocie avec le contrôleur, ils payent apparemment avec des sortes de fromage, l'odeur se répand dans tout l'habitacle, chacun (les goules exceptées) plisse un nez fataliste.

Une ombre tombe sur l'avant du bus. Un visage de la taille d'une vache-à-bluique s'inscrit dans l'encadrement de la porte. Barbe rouge, hirsute. Traits épais, front bas, regard hébété. Un ogre-gore. Un long grondement infrasonique, il s'adresse à l'orc, qui lui répond dans une langue toute en consonnes. Les passagers tendent le cou. Si ce que dit le contrôleur est incom-



préhensible, son attitude en revanche est claire : il oppose un refus poli mais ferme à la requête du monstre. Il est évident pour tout le monde que ce dernier ne peut monter dans le bus, mais les ogres-gore ont un cerveau vraiment riquiqui, et une faculté de compréhension à l'échelle. Tout en discutant, le contrôleur adresse des signes dans son dos au conducteur. *Vite. On se casse.* Le nain finit par comprendre, la porte se rabat d'un coup, un hurlement terrible ébranle les vitres, on distingue la glotte de l'ogre, le moteur rugit, le bus tressaute tout en prenant de la vitesse. *BONG ! Ah. L'ogre a une massue. RE-BONG !* Le bus enfile les virages à une allure folle, poursuivi par le monstre fou de rage dont la course ébranle la route. Les passagers regardent anxieusement vers l'arrière. Un sacré sprinter, l'ogre. Mais comme tous les sprinters, il ne tient pas la distance. Bientôt, le bus le laisse loin derrière, beuglant des clameurs désespérées et brandissant le tronc qui lui sert de massue.

Ce coup-ci, les passagers ovationnent le conducteur, qui soulève sa casquette et salue, sans quitter la route des yeux. L'orc le désigne d'une main enthousiaste à l'admiration de la petite foule. *That's entertainment.* On est de nouveau sous les arbres, mais les essences changent à mesure que l'altitude augmente : des pipompins, résineux aux aiguilles en spatules, remplacent progressivement les aconilles et les whombes. Puis les conifères à leur tour disparaissent. Crêtes, dents, aiguilles, falaises, cônes d'éboulis surplombent le bus, qui grimpe au milieu d'alpages où broute en ordre dispersé un troupeau de dzouillis, ces gros mollusques à coquille surnommés "escargots-tango", parce qu'ils se déplacent par brusques saccades latérales, voire en tournant sur eux-mêmes. Le berger tout rond qui au pied d'un pipompin solitaire joue du bandonéon à pipettes – on l'entend nettement malgré les grincements et éructations du bus – complète l'illusion d'une chorégraphie mise en scène.

Le véhicule passe au trot, puis au pas, en abordant un col.

« Saint-Barji-des-Hauteurs », proclame le chauffeur.

Guslain regarde avec curiosité les maisons étincelantes, des cubes amoncelés sur des cubes. On dirait de gros cristaux de minerai de fer. Il en fait la remarque à sa voisine de siège, elle lui confirme qu'il s'agit bien de blocs de pyrite géante, un sulfure de fer que les nains extraient des profondeurs de la montagne. Un habitat considéré comme très sain. Elle lui signale les grappes d'enfants harnachés de cordes qui promènent des chiffons imprégnés d'huile sur les faces métalliques, afin d'éviter l'oxydation.

Un groupe de gens variés, il y a des nains, des tnuflles, des hommes, des vourioges, des gobelins fumistiques, des demitrolls, est attroupé devant l'arrêt. Des mains brandissent une banderole sur laquelle on a soigneusement calligraphié *Bienvenue à Lamania Gréomiob.* Un buffet couvert de chopines, de légumes en saumure et de tartes-cônes est dressé sous une marquise. Une petite fanfare joue un cake-walk dissonant. Le leprechaun désigne la bannière :

« Qui est-ce ?

— Je l'ignore. Une des passagères, sans doute.

— Et pourquoi cet accueil ?

— J'en sais autant que vous. »

Le nain avec sa pioche, la sorcière fatiguée et la vouivre entrevue tout à l'heure descendent. Le comité d'accueil attendait la vouivre. Les gens hululent des vivats sitôt qu'ils l'aperçoivent. Elle prend un air modeste, fait des mines en déroulant ses anneaux luisants d'écaillés, tandis qu'on l'entoure en lui témoignant une affection manifeste, accolades ou grandes claques sur les épaules. Elle se lance dans un discours incompréhensible. Une jeune paysanne à couettes, ses formes généreuses moulées par une gandoura-caoutchouc, monte dans le bus et, plateau en main, offre des légumes et des parts de tarte à la cantonade, en bredouillant, hilare : « Elle est revenue ! Elle a tenu sa promesse, elle est revenue ! », puis elle ressort.

Bientôt, comme un faune anorexique aux favoris en broussaille, qui vient d'escalader le marchepied, paie sa place en râlant contre l'augmentation du prix du billet, le bus repart, tousse, accélère, et laisse sur place la petite fête.

La route s'enfonce désormais dans une gorge où bouillonne une brume gris bleu, sous des falaises dont on ne voit pas le sommet. La visibilité est nulle au-delà de cinq mètres. Le conducteur se fie aux remarques vociférées par son miroir magique : « Virage à droite ! Ligne droite sur trente mètres ! Gaffe, Julot... Deux virages successifs à gauche !... »

Il freine brutalement. Bruits d'effondrement divers, notamment dans le segment arrière. Le centaure tonitrué :

« Non mais ça va pas ? Pouvez pas conduire en douceur ? »

L'orc se retourne, pose un doigt épais comme un saucisson sur ses lèvres :

« Cht ! Un Sphinx des Grumes ! »

Le conducteur a baissé sa vitre, et discute à mi-voix avec quelqu'un. Ou quelque chose. Les passagers du côté gauche tordent le cou en lorgnant vers l'avant. Quant à ceux du côté droit, dont Mlle Asponie et Guslain, ils changent de bord pour tenter d'apercevoir l'interlocuteur du nain, sans rien distinguer que des volutes opaques.

Le chauffeur ôte sa casquette pour se gratter le crâne, se retourne vers les passagers.

« Tout va bien. Mais... Est-ce que quelqu'un a une idée de ce que peut signifier la phrase : « Pourquoi la clavicule déomolipienne a-t-elle enfoncé le béozâtre ? »... »

Les passagers entreprennent de commenter l'expression, entre eux tout d'abord, puis à l'adresse du nain. Chacun y va de son interprétation. L'orc est obligé de distribuer la parole en désignant tel ou tel. Le nain secoue la tête, une lueur inquiète dans le regard.

« Faut qu'on se décide vite. Mais pour l'instant, c'est pas ça. »

Le houle-bec, qui de tout le trajet n'a cessé de gribouiller sur son papier chiffon, lève une tête ahurie, cligne des yeux, s'adresse à sa voisine, la marchande Zénodore, qui lui chuchote quelque chose en retour. Il agite sa main plumeuse.

« Ben, c'est évident. Parce que le béozâtre avait oublié de dérouler son écharnilloir *avant* d'asperger la frudive. Une *plaisanterie* éculée. »



Le regard des passagers se ternit. En revanche, le nain bondit littéralement sur son siège.

« Bon sang ! Mais c'est bien sûr... »

Il s'empresse de répéter la plaisanterie par la fenêtre, puis démarre illico. Au passage, les voyageurs apercevront un œil fixe, gigantesque, et des serres qui, plus hautes que le véhicule, se retirent à regret dans le brouillard.

Les parois de la gorge s'écartent, la route recommence à grimper, les pieds du véhicule patinent sur la glace à demi fondue. On passe un nouveau col, et le brouillard se déchire. Normal. De ce côté-ci des monts, le vent souffle en bourrasques si sauvages que le bus se déporte par à-coups. Toquant la vitre du doigt, Mlle Asponie murmure :

« Le pays d'Ongle. »

Guslain discerne, à la faveur d'échappées entre deux rocs, d'immenses étendues de terre que la distance rend bleuâtres. Des fleuves, des collines, des taches sombres qui doivent être des forêts. Des villes, des bourgs. Et, tout au fond, la mer miroitante et jaune, au-dessus de laquelle deux des quatre lunes, ce doivent être Crute et Nichaam, jouent à se poursuivre parmi de petits nuages lenticulaires.

La descente éprouve durement l'estomac du leprechaun : la route longe des à-pic d'une telle hauteur que si le bus s'y précipitait, la chute durerait bien une heure (c'est du moins l'impression qu'ils donnent). La marchande de saucisses en friand Zénodore circule dans l'allée centrale, Guslain ne lui achète rien, au contraire de sa voisine, qui ensuite dévore sa portion à belles dents en lui racontant, entre deux bouchées, les merveilles du carnaval de la mer, à Lunule. Guslain aimerait bien qu'elle se taise, qu'elle cesse de manger, que le bus arrive au terme de cette abominable descente, qu'on le laisse mourir en paix...

Les voilà enfin au bas des montagnes, ils font halte à un relais de bois sombre, tout en longueur, où chacun peut aller boire un verre ou soulager sa vessie. Voire, dans le cas de Guslain, se passer la tête sous le jet d'une fontaine.

Cataclap. Le bus 112 est reparti. On avance, on avance. Puis le moteur cale, le nain et l'orc sortent trafiquer un long moment dans le labyrinthe d'alambics et de bielles, sous le capot. Plus loin, des nuées de maringouins fortichus se matérialisent autour de l'habitacle, et quelques-uns parviennent à y entrer, donnant lieu à des scènes de chasse-et-claque échevelées. Plus loin encore, au grand dam de l'estomac de Guslain, on franchit le fleuve Luzuzab sur un bac qui tangué. Des passagers montent, d'autres descendent, le soleil approche lentement de l'horizon.

Le bus traverse à présent une savane de lichens en trompe où de-ci, de-là, des bosquets de feuillus se pressent autour de mares brunâtres. Mlle Asponie explique au leprechaun qu'on les nomme « Lacs des Forcenés ».

« Y a une raison à ça ? »

— Les arbres qui entourent ces mares ont une forte teneur en caféine et autres alcaloïdes excitants. Leurs racines y infusent, tout comme les feuilles ou le bois mort qui y tombent. Du coup, les animaux qui se désaltèrent à ces points d'eau sont d'une extrême nervosité. »

Elle finit à peine sa phrase que le bus pile une nouvelle fois : sur la route, juste devant eux, un animal d'une taille colossale regarde le véhicule de ses petits yeux méchants. Sur son dos hémisphérique se dressent d'épais piquants arrondis. Mlle Asponie hoche la tête

« Un hérissomnambule. Un gros mammifère qui se déplace en dormant. Inoffensif.

— En dormant ? Celui-ci a les yeux ouverts.

— Tiens, c'est vrai. Curieux. (Un silence tendu) En fait, je ne suis pas sûre qu'il s'agisse bien d'un. Oui, on dirait... Par Uluf le Mielleux ! C'est une tarasque ! »

Les passagers, alertés, se retournent vers elle, qui s'est dressée sur son siège. L'orc va chercher sa machette sous le siège du conducteur. Mlle Asponie halète un peu :

« Messieurs-dames, ne bougez pas, non, vous non plus, ami contrôleur... Nous avons affaire à une grande tarasque des steppes. Qui en plus a dû se désaltérer aux Lacs des Forcenés. Je suis parleuse-aux-créatures. Je vais descendre la voir, et... »

L'homme monté en même temps qu'elle et Guslain, à Chuintejonte, se lève à son tour.

« Madame... »

— Mademoiselle.

— N'y allez pas. L'animal ne vous écouterait pas. Il est trop énervé. Je m'appelle Burbacre de Sphérome, et suis mage huitième gnad. Je peux l'immobiliser le temps que notre bus s'éloigne. Mais pour ça, il me faudrait une grande lame de fer. (Son regard parcourt les rangs des passagers et, bien sûr, s'arrête sur Guslain). Vous, là, approchez. »

Guslain déglutit, regarde derrière lui à tout hasard. Le mage reprend :

« Oui, vous, le leprechaun avec son épée. Accompez-moi. »

Pendant ce temps, la tarasque a avancé, elle renifle l'avant du bus d'un museau furibond, tout en grattant l'asphalte de ses griffes, comme un rhino qui va charger. Elle ouvre la gueule, rugit, avant de cracher sur le pare-brise un jet de plasma bleu et jaune. La chaleur monte instantanément dans le bus. Le verre, même s'il a été façonné sous hautemagie de classe 3, ne tiendra pas longtemps. Les passagers se massent dans le segment du fond.

Burbacre se précipite vers la porte arrière, suivi d'un Guslain moins décidé. Et de Mlle Asponie.

Ils sortent à la queue leu leu, contournent le bus.

« Pourquoi une lame de fer ?, chuchote Guslain d'une voix dont il s'efforce de masquer le bêlement. Excusez-moi, mais si c'est dans le but de pourfendre la bête, je ne saisis pas trop votre rôle, mage... »

— Ts, ts. Sa poche à plasma est à confinement magnétique. Une grande lame comme la vôtre va *affoler ses glandes à aimantation thaumaturgique*. Brandissez-la vers son flanc, ça devrait suffire. Ne vous inquiétez pas du reste. Quant à vous,



mada... mademoiselle, vous ne nous êtes pas vraiment utile. Restez derrière. Surtout, tous les deux, guettez ses narines. Quand elles s'ouvrent, c'est pour créer l'appel d'air qui va lui permettre de pulser du plasma vers l'extérieur. Dans ce cas, courez vous planquer derrière le bus. »

Tous trois ont atteint l'angle du véhicule. Au-dessus d'eux, les visages des passagers sont collés aux vitres, yeux dilatés, plus par la curiosité que par l'effroi. Burbacre chope Guslain par le bras, le propulse vers le monstre. Le leprechaun se retrouve à agiter sa lourde lame sous le museau d'un animal aussi gros que le bus. Mais beaucoup plus irascible. Le jeune gars se déporte sur le côté, histoire d'affoler les glandes thaumaturgiques de la bête (quoi que ça puisse vouloir dire). Tout en évitant un coup de griffe, il a vaguement conscience que la femme passe à son tour le coin du bus, puis il l'entend causer à la tarasque, de sa voix qui s'enroue, dans un langage lancinant et languide.

La créature grogne. Le genre de grognement qui donne envie de tourner les talons en hurlant. Sa tête oscille de gauche et de droite tandis qu'elle regarde les deux intrus. Elle doit choisir lequel griller en premier.

Dans une cascade de jurons, le mage jaillit devant eux, mains levées au-dessus de sa tête. Il profère un sort à un rythme et sur un ton évoquant un 33 tours lu en 78, tandis que des étincelles de hautemagie statique s'enroulent au bout de ses doigts. Une sphère translucide gonfle autour de l'homme, se détache, vient se coller à la tarasque.

Sans résultat notable.

Les narines de l'animal se dilatent. Trop tard pour fuir. Il ouvre la gueule, le ronflement du plasma qui va fuser enfile – et la bête se fige subitement. Au sens propre. Comme si on lui avait coulé à grande vitesse du ciment dans le corps. Le temps de le dire, et elle n'est plus qu'une monstrueuse sculpture de béton.

« Ne vous retournez pas encore... Voilà, c'est bon, j'ai remis mes lunettes. Allez, viens, Crapouillot, on remonte. »

Tous les trois pivotent vers l'origine de la voix. La gorgone a la tête penchée sur le côté, sa dernière phrase s'adressait au batracien géant qu'elle tient toujours en laisse.

Mage, leprechaun et parleuse lui emboîtent le pas, sans mot dire. Les passagers les félicitent, mais c'est plus par politesse qu'autre chose, c'est avant tout à la gorgone que vont leurs remerciements.

Les roues-à-pieds du bus frémissent, on sent qu'il a des fourmis dans les jambes. Elles se mettent à tourner, les semelles frappent l'asphalte en rythme. Les deux segments s'ébranlent en cahotant. Et, contournant la tarasque bétonnée, le bus repart sur la route d'Ongle, vers le prochain arrêt, le prochain passager, la prochaine rencontre.

Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag : « De ses propres ailes » in Phénix Mag Nouvelles n°2.

© **Ketty Steward**



L'illustratrice : CHARLINE

Née en 1981 en Normandie, Charline est entrée en Fantasy sur les traces de Brian Froud et Alan Lee, qu'elle découvre à 13 ans, et qui signent ce qui restera son livre de chevet : « Les Fées ».

De Patrick Woodroffe, autre influence majeure, elle a gardé un sens poussé du détail et des créatures à la fois étranges et inquiétantes.

Aujourd'hui, Charline s'applique à suivre les petits « cailloux blancs » qui la mèneront, pas à pas, vers la réalisation de sa passion.

NICOLAS PRESTON

Fantastique

Myrddin & Ronan



Originaire des Vosges et âgé de 35 ans, il est marié et papa d'un petit garçon de 5 ans.

Il est gendarme depuis 16 ans et plus précisément Gradé.

Il a commencé à écrire, il y a quasiment 10 ans déjà, par de la Fantasy (Asylum ou l'Épée Des Dieux), bien avant qu'elle ne soit réellement à la mode avec J.R.R. Tolkien, mais sans avoir malheureusement son niveau. Mais l'inspiration lui est précisément venue de Conan le Barbare ! Ses préférences sont cependant bien marquées : la Science-Fiction et le Fantastique. Mais il ne pense pas avoir, en fait, de genre vraiment attiré.

Début 2006, il a envoyé un roman fantastique, Crépuscule, aux éditions Le Manuscrit qui l'a accepté. Ce dernier devrait bientôt voir le jour sur le net. Notons qu'il a également été accepté par la Société des Ecrivains. Ce fut Le Manuscrit qui fut choisi ! C'est un début...

En vue d'aiguiser sa plume, il s'est exercé aux nouvelles, traînant par ailleurs ses guêtres sur quelques sites littéraires. Exercice intéressant s'il en est ! 24 concours en un an, à peu près, sans compter les appels à textes divers et variés, et les envois à droite et à gauche qui restent pour certains, parfois sans réponse et d'autres encore en attente...

Il a gagné le deuxième accessit avec diplôme d'honneur pour Voyage vers le Néant, le troisième accessit pour 1789 et le deuxième accessit avec diplôme d'honneur pour Crépuscule dans le cadre du concours international littéraire 2006 Arts & Lettres de France.

Sa nouvelle Myrddin & Ronan, dans une version courte, a été publiée dans un recueil collectif intitulé Une Nuit à Brocéliande. Récemment, il a été l'heureux lauréat - parmi d'autres - du 1er concours de nouvelles Cathares de Chalabre dont le Président du jury était Philippe Ward. Sa nouvelle «C.C.» sera publiée dans un recueil avec 17 autres nouvelles. Il portera le titre de "Dieu reconnaîtra les siens...".

Cette histoire fera partie d'un recueil de nouvelles qu'il est en train de finir et de peaufiner. Ceci entre les recherches nécessaires à l'élaboration de son prochain roman, Code : PY, qui se veut nettement plus ambitieux que Crépuscule...

Sa devise, Mens Sana In Corpore Sano !

La Bretagne, quelque part au nord de Concoret, non loin de la forêt de Brocéliande...

Ronan tapa sur l'épaule de son ami Myrddin.

- Alors, mon grand, qu'est ce que tu as prévu pour ce soir ? Un bon petit restaurant avec ta sœur Morgane ? Suivi d'un petit cinéma ? Une petite virée en discothèque ? Et enfin... Alors tu m'emmènes où ?

- Tu verras, dit-il en tirillant doucement sa barbe taillée en pointe. Un léger sourire se dessina derrière cette masse de poils blancs qui dissimulait ses traits.

- Attention ! Je ne suis pas venu de la capitale pour venir m'ennuyer comme un rat mort dans un bled. On se connaît depuis longtemps, alors tu sais que j'aime bien la nouveauté, l'inédit, m'amuser quoi...

- Bien sûr, l'attrait de la nouveauté m'a toujours attiré moi aussi. J'aime à changer également. Viens, on y va ! Une étincelle illumina son regard bleu acier. Il quitta le salon.

La porte de la chambre de Myrddin était ouverte. Ronan y jeta machinalement un œil, et marqua le pas. Il vit un grand miroir, comme un psyché, qui semblait refléter de l'eau, mais pas lui. Le jeune homme mit cela sur le compte d'un mauvais éclairage. Il put également constater que la pièce était emplie de divers objets un peu vieillots, dont une vieille épée entoilée dans un coin, ainsi que de nombreux rayonnages de livres. Ces derniers semblaient anciens à en juger par les reliures, anciens et surtout volumineux. Quelques bougies à encens terminaient de se consumer, les légères volutes se dispersaient çà et là, odoriférant la pièce de fragrances que Ronan ne put identifier, mais qui s'insinuèrent en lui immédiatement. Une douce torpeur s'empara de tout son être.

Ronan poursuivit sa route, et il ferma la porte de la résidence de son ami pour le rejoindre.

Ils montèrent dans le véhicule de Myrddin. Un véhicule aussi vieux qu'Hérode. Et Ronan se demandait comme il pouvait encore rouler. Et surtout, s'ils allaient arriver à bon port. La vie ne tenait pas à grand-chose parfois. Surtout lorsque l'on montait dans un véhicule qui ressemble à un ancien corbillard du début du siècle.

- Dis moi Myrddin, tu sais qu'au moyen-âge, les carrosses étaient moins pourris que le tien ?

- Bien sûr, mais bien moins rapide, répondit-il.

Ronan leva un sourcil et se demanda dans quel sens il devait prendre cela. Sa voiture, rapide ? Bah, laissons les illusions à ceux qui y croient !

Le véhicule et ses occupants prirent la direction du sud, via une petite départementale, et la forêt de Brocéliande. Ils quittèrent Concoret vers 19 heures 09.

Le ciel était encore clair et la nuit naissante puis soudainement, le ciel s'obscurcit. Les nuages devinrent aussi sombres que le fond d'un puits ; un déluge s'abattit sur le véhicule. La visibilité devint vite très faible, voire inexistante. Myrddin diminua alors sa vitesse, tandis qu'il actionnait le levier des essuie-glaces.

On se serait attendu à ne pas en trouver sur un véhicule tel que celui-ci, mais non, ils étaient bien présents ; pour le plus grand bonheur de Ronan qui se voyait déjà dans un fossé boueux.

- Je ne m'y ferai jamais déclara ce dernier, ces trombes d'eaux. C'est dangereux en plus, ajouta-t-il en regardant Myrddin.

Ce dernier était impassible, il regardait la chaussée, d'un air sans conteste détendu. Ce qui était sûr, c'est que ce n'était pas quelqu'un d'angoissé. C'était d'ailleurs quelqu'un qui ne s'énervait jamais. Ronan quant à lui, n'était pas spécialement quelqu'un de stressé -quoique-, mais comme tout à chacun, il n'aimait pas se retrouver en rase campagne, dans un véhicule antique et peu sûr; et surtout par un orage comme celui-ci. C'était proprement viscéral ! Cela devait faire appel à son moi profond, le plus inconscient. Un psy lui aurait sûrement déclaré que cela touchait un certain côté primaire du subconscient, celui de l'homme sauvage qui sommeille en chacun, et que la civilisation n'a pas encore pu faire disparaître complètement.

Mais en fait, Ronan aimait bien son petit confort. Et il voyait s'éloigner de plus en plus la perspective d'une soirée en compagnie de Morgane, la magnifique sœur de Myrddin. Ah, sa chevelure d'ébène, ses yeux verts et son corps élancé et parfait, mmmh...

Sans préavis, les éclairs zébrèrent le ciel.

Myrddin le regarda et il lui dit alors, simplement.

- La violence des plus beaux orages de Bretagne n'a dégal que la rapidité avec laquelle ils s'arrêtent ! Et il fit un petit claquement avec sa langue.

Puis ce fût un silence assourdissant, qui ne fût troublé que par le ronronnement du moteur.

Les éclairs disparurent du ciel, si bizarrement, si rapidement, que l'obscurité s'assura de nouveau la prédominance sur les cieux et la forêt.

- Incroyable ! s'exclama Ronan.

Il se jeta sur la poignée afin d'abaisser sa vitre, mais elle lui resta dans les mains. Il réussit à emboîter tant bien que mal la manette, et il ouvrit enfin la fenêtre pour pencher sa tête au dehors.



La pluie avait cessé tout aussi subitement que les éclairs s'étaient effacés. Plus une seule goutte, même pas une petite brise. Ne restèrent que quelques traces humides sur le pare-brise. Il rentra alors sa tête, referma lentement la vitre et il regarda son ami de biais.

Celui-ci esquissa un sourire derrière sa barbe. Ronan vit sa pommette droite qui remonta sensiblement.

Quelques kilomètres plus tard, le véhicule s'arrêta enfin sur le bas côté. On pouvait voir un chemin qui s'enfonçait et louvoyait en direction de la sombre et humide forêt.

- Nous sommes arrivés, déclara Myrddin. Il est temps !

- Eh, il est temps de quoi ? Tu m'emmènes où là ? Dans les bois ? Je ne crois pas que ce soit vraiment une bonne idée. Et puis, c'est un peu humide, et un peu tard pour s'y promener.

Ronan promena un regard quelque peu affolé, et partiellement étonné en fait. Il se retrouvait pour ainsi dire, au milieu de nulle part. Aucun véhicule à l'horizon. Ils étaient seuls.

- Viens, lui dit Myrddin d'un regard pénétrant.

Et le jeune homme le suivit.

Le plus bizarre c'est qu'il n'en avait pas envie du tout. Mais ses jambes et le reste de son corps étaient d'un avis différent. Il se sentait bizarre, mou, apathique, sans volonté propre.

Mais ce qui était tout aussi bizarre, c'était que la température ambiante du moment était...douce, très agréable, et ce malgré les trombes d'eaux froides qui s'étaient déversées sur la forêt, en ce début d'automne tout bonnement glacial.

Cette forêt que, paradoxalement, Ronan ne connaissait pas. Il était pourtant un enfant du pays, et les lieux lui étaient connus. Mais, il se souvenait maintenant, qu'il avait toujours évité de venir traîner dans ce coin. Ses parents le lui avaient interdit, car elle était...dangereuse, selon eux. Il s'y passait des choses bizarres, mystérieuses, mais lorsqu'il voulait en savoir plus, on ne lui répondait pas. En cela, c'était déjà anormal. Alors il n'insistait pas, et il évitait le secteur, comme ses amis de l'époque. Puis, il avait quitté la région durant de nombreuses années.

Certains parlaient de rites sataniques, mais en fait c'était surtout un lieu de rendez-vous bien pratique pour les jeunes du coin. Pourtant, on parlait également de lumières, de bruits bizarres, très bizarres. Comme s'il y avait des réunions de dizaines de personnes, en plein milieu de la nuit. Peu de témoignages fiables, et la forêt gardait ses mystères, et peut-être ses dangers...

Et maintenant, il était là, lui Ronan GUGGEN, marchant dans la forêt, obéissant aveuglément à un ami qui semblait l'avoir hypnotisé. On a beau être cartésien et penser que rien ne peut vous atteindre, lorsque l'on se retrouve dans une situation comme celle-ci, on se pose inévitablement des questions. Et il s'en posait, car seul ses pensées lui restaient encore. Embrouillées certes, mais cela ne le changeait guère !

Et si Myrddin était un serial killer, houlà ! Trop jeune pour mourir, et pas plus d'affinités que cela avec son ami d'ailleurs, pour quoi que se soit...

Alors, s'enfoncer dans un lieu synonyme de chaos, d'un état encore sauvage...Enfin, cette régression pouvait être salutaire. L'espoir fait vivre, non ? !

Ils marchèrent durant de longues minutes. Le chemin s'ouvrait devant eux et même sans lumière, Ronan avait l'impression de voir très bien. Les nuages avaient du s'écarter du ciel tout aussi rapidement que les éclairs. Il le supposait, car même si ses jambes allaient bon train, il ne pouvait lever la tête. Quant à Myrddin, il marchait d'un pas assuré, droit comme un "i", sur ces chemins sinueux. Un véritable périple vers l'inconnu, des lieux quasiment vierges, et à peine corrompus, mais à peine seulement...

Le chemin se perdit dans les méandres de la forêt. Ils marchaient sur le chemin du Commencement, des premiers temps et surtout, des premiers hommes. A leurs pas, répondaient parfois les hululements d'une chouette. Des bruits, des craquements aux origines indéterminées se faisaient entendre. Mais Ronan se sentait finalement confiant, avec son ami qu'il ne connaissait pas autant que cela. Aucune angoisse ne le toucha.

Ils avançaient, toujours dans cette semi-pénombre régnante. Leur progression se fit un peu plus ardue au milieu de fougères, et ils arrivèrent à destination. Myrddin s'arrêta. Ronan en fit autant.

Des hauteurs du val, les deux hommes embrassèrent la forêt, superbe océan de verdure noirâtre, aux reflets irisés de verts multiples.

Myrddin ramassa un morceau de bois sur le sol. Il le tint haut devant lui, et l'extrémité s'embrasa spontanément. Un plaisir que de faire du camping nocturne avec une personne qui n'a pas besoin d'un briquet pour faire du feu. Ronan le regarda, bouche bée...Sa mâchoire inférieure s'affaissa, mais il ne put en extraire un seul mot !

Mais le plus fort ce n'était pas cela. La lumière que projetait la torche se diffusa devant eux, et le paysage en contrebas

changea au fur et à mesure que la lumière prenait le pas sur l'ombre, qu'elle dévorait littéralement. Ronan eut l'impression d'un combat irréel. Tout se modifia, des arbres apparurent, d'autres s'évanouirent, des rivières émergèrent du néant, et le jour se fit graduellement sur cette portion de la forêt - comme un îlot de lumière-, mais la nuit était toujours là, bien au-delà, insondable dans son écrin nocturne.

Au fond de la vallée, apparut une petite armée. Des cavaliers suivis de chariots avancèrent en bon ordre. Des hommes en armes juchés sur ces véhicules antiques, et peu sûrs. Un déclic se fit dans l'esprit du jeune homme. C'était comme une impression de déjà vu !

Mais à l'autre bout de la vallée, des guerriers Pictes -ce nom s'imposa à lui, comme cela !-, aux visages grimaçants, surgirent en hurlant, les armes hautes. Un combat féroce s'ensuivit immédiatement. Le convoi fut rapidement encerclé. Les guerriers se jetèrent sur les cavaliers, les désarçonnant ou les emplant sur leurs lances de bois, rudimentaires mais efficaces. Seul le résultat comptait. Les morts se comptèrent bientôt par dizaines. Le fracas des armes, et un horrible tumulte de cris se répercutèrent dans tout le vallon, jusqu'aux deux spectateurs, que personne ne vit alors. L'herbe fût maculée d'un sang impur...La vie s'écoula hors de leurs corps meurtris et brisés...

Un guerrier cria soudain un nom à travers les bois, brandissant par la même une gigantesque épée : «Demetius, tu es à moi !» Et il se dirigea prestement vers celui dont il avait hurlé le nom, un grand gaillard à l'air brutal qui se battait comme un démon. Personne ne se mit en travers de la route de ce guerrier à l'air enragé, personne n'osa l'affronter.

Les deux hommes s'écartèrent du reste de la bataille.

Leur combat fût si féroce. Leur habileté et leur endurance, égales. Et l'issue était incertaine pour un observateur comme Ronan. Les coups échangés étaient d'une puissance fantastique. Farouches guerriers, pensa-t-il. Mais pour Myrddin, l'issue ne faisait aucun doute. Il savait, par la force des choses. En d'autres temps, maintenant ici transposés, l'un de ces guerriers avait péri. Le lieu, Deva, en Maxima Caesariensis, en Galles du Nord, province d'*Ordovices*. L'époque, en vérité elle est incertaine. Et oui, le temps est un cercle parfait. Il est certes immuable, mais suffisamment malléable.

Les Pictes vivaient en Calédonia du Nord. C'était un peuple très rude, très dur, de véritables guerriers acharnés qui ne trouvaient leur voie et leur destinée que dans les combats les plus sanglants.

L'un de ces deux hommes permit ainsi à Myrddin d'être libéré d'un fardeau. Celui de ne pas être étouffé par la toute puissance d'un ego démesuré. Et par la suite de pouvoir devenir celui qu'il était, un immortel, mais surtout un homme qui avait percé les secrets de l'espace mais également du temps; il fut un guerrier, un magicien, un prophète et un précepteur, il fut...Merlin l'Enchanteur !!!

Le Pictes enragé, maître de son destin, para les coups de Demetius avec facilité. Il le transperça tout aussi aisément, de part en part, au niveau du torse. Demetius mourut ainsi en ce jour, pour la Britannia, quatre mois après avoir accueilli en ce monde celui que personne n'oublia.

Ronan recula instinctivement en voyant cela, reprenant pour un très bref instant, le contrôle de son corps.

Que voyait-il là ? Une bataille ? Sans conteste possible, il en était bien conscient. Mais pourquoi, et surtout comment ? Il y avait là sûrement un sens caché, mais dans l'immédiat, il ne le devinait pas. C'était une bataille parmi tant d'autres au sein de la forêt de Brocéliande, qui avait sans doute vu défiler des milliers d'hommes et de femmes au cours des siècles passés. Peut-être que, parmi eux, se trouvaient d'ailleurs, des ancêtres du jeune homme. Mais il était loin de tout savoir. Ce n'était pas le moment. Un jour, peut-être...

Eux, comme lui-même maintenant, traversaient les siècles, indépendamment les uns des autres, en vivant leurs vies, une parodie quelquefois. Mais ici, en ces lieux et aujourd'hui, il revivait le passé, un moment particulier qui lui était donné de voir. Mais il ne savait pas encore ce que cela voulait dire.

Peut-être que Myrddin pourrait le lui dire...

Et la bataille prit fin. Le combat qui s'en était suivi ne semblait paradoxalement pas avoir tourné à l'avantage d'un camp ou de l'autre. Les hommes du convoi, après avoir subi un revers évident, s'étaient repris. Il n'y avait donc aucun gagnant, aucun perdant, comme dans de nombreux conflits qui se sont produits depuis lors. Chacun était perdant.

Seule la mort s'assurait d'une moisson fructueuse sur les champs de batailles. Elle n'avait pas de camps, elle n'était pas engagée et faisait fi de la politique des hommes. Elle attendait, et elle gagnait. L'air embaumait la mort !

L'oubli ne tarderait pas à gagner les survivants, plus tard, bien plus tard. Seule comptait donc la manière dont on passait sa vie, seuls les actes comptaient, comme en toutes les époques. Finalement, que ces actes soient positifs ou non, la finalité restait inmanquablement funeste, sordide.

La lumière s'amenuisa et sembla regagner la torche de Myrddin. La forêt changea à nouveau, les siècles effacèrent ce temps passé.

Les deux hommes tournèrent le dos au vallon, puis ils s'enfoncèrent à nouveau dans la forêt, dans la nuit, et dans le passé.

Ils marchèrent, et refirent le chemin en sens inverse. Mais ils bifurquèrent, longeant maintenant les étangs. Une brume scintillante flottait au-dessus de l'eau stagnante telle des millions de lucioles, dessinant des arabesques.

Une nouvelle matrice se forma.

Un village apparut, constitué de quelques cabanes, partie pierres pour la partie inférieure et partie bois et chaume pour le reste; elles étaient disséminées dans la clairière, sans souci d'ordre particulier. Les personnes qui l'habitaient affichaient un air paisible, elles semblaient insouciantes. Quant à leurs tenues, elles ressemblaient à de longues tuniques à la mode des anciens druides, mais avec quelque chose qui louchait quelque peu sur l'époque romaine, par les plis de la partie supérieure.

Pour l'heure, toutes et tous souriaient et se dirigeaient vers un bâtiment un peu plus imposant que les autres. L'heure était à la fête semblait-il. Ronan penchait pour une union entre deux personnes, car effectivement, un homme et une femme sortirent du bâtiment. Les gens s'écartèrent, se placèrent de part et d'autre.

L'homme était habillé de blanc, d'un blanc immaculé, avec autour de ses reins une ceinture dorée. Quant à la jeune femme elle était magnifique, une couronne de fleurs des champs, séchées, dans ses cheveux dont le noir était d'ébène, comme la nuit la plus sombre. Sa robe était d'un velours vert, et une égale ceinture dorée lui entourait la taille. Elle était grande, presque autant que l'homme, et son regard était vif, de la couleur de sa robe, couleur d'émeraude.

Ils se tenaient par la main, s'avancèrent lentement, tandis que des personnes lançaient des fleurs sur le couple nouvellement formé. Ils marchèrent, encore, et ils arrivèrent devant Ronan.

Ce dernier les dévisagea du regard, l'un après l'autre. L'homme ressemblait tellement à... Myrddin ? Avec un air plus jeune, quoique, il avait cette même barbe blanche...mais la femme n'était autre que...Morgane, sa sœur ? !

Une certaine confusion s'empara du jeune homme, qui se demandait ce que cela voulait dire.

Le couple avança encore, vers Ronan dont les bras se tendirent instinctivement en avant, lui obéissant un bref instant.

- Non, attendez, arrêtez ! Ces pensées résonnèrent tel un écho dans sa tête.

Et ils le traversèrent, tels les deux fantômes du temps qu'ils étaient.

Le soleil illuminait les sous-bois et rendaient hommage aux grands hêtres. Ils émanaient alors d'eux, une telle prestance, une immuable puissance, intemporelle...

La scène prit à nouveau fin devant les yeux de Ronan. L'obscurité reprit possession des lieux.

En face de lui se tenait Myrddin, SON Myrddin. Il se caressait le menton et tournicotait sa barbe blanche, immaculée.

La parole revint enfin à Ronan.

- Tu...mais...comment, qu'est ce que...? Les mots se bousculaient et ses pensées tournoyaient.

- Ne te pose pas de questions, chuchota t-il doucement. Le monde dans lequel tu vis est une réalité, qui est traversée par d'autres réalités. Le temps n'est qu'un cercle sans fin dans lequel les âmes s'égarer, puis se retrouvent. Tout ce que tu as vu au cours de cette nuit, tu l'emporteras avec toi, en toi, car je le veux. Tu es désormais un témoin du temps passé et le garant de sa réalité.

Je connais le passé certes, mais je connais également l'avenir. Quitte ses lieux confiant en cet avenir, car dorénavant tu avanceras serein, vers ton vrai destin...

Le soleil se leva au dessus du Val sans Retour. Un chemin se dessina sous ses rayons rougeâtres. La nuit à Brocéliande s'acheva dans un embrasement de rouges carmins, violacés, jaunes et roses. Le réveil du Val...

La journée serait sans aucun doute, ensoleillée...

Myrddin disparut dans les dernières brumes mystérieuses du matin, qui s'échappaient des étangs. Ses contours s'estompèrent, et son visage se dilua dans l'éther, un dernier sourire que Ronan distingua enfin. L'esprit de Myrddin retourna parmi les 9 cercles.

La brise porta une parole, un nom, *Artuss*....

Ronan ferma les yeux pour mieux s'imprégner les odeurs qui émanaient des lieux, et il les rouvrit.

- Mais, où est-ce que je me trouve ?

A cette question, il ne trouva aucun écho, juste son reflet dans le miroir qui se tenait face à lui. Il était au domicile de Myrddin, debout, en expectative devant son image qu'il connaissait bien. Il sursauta.

- Alors, lui dit Myrddin. Que fais-tu ? Je t'attends depuis dix minutes dans le véhicule. Tu dors ou quoi ?!

Ronan le regarda fixement quelques secondes. Myrddin lui souria, en tournicotant sa barbe blanche.

Un sérieux doute se fit dans l'esprit du jeune homme. Que s'était-il passé ? Mais qu'est ce que Myrddin avait donc pu faire brûler dans cette pièce ? Avait-il rêvé ?

Mais les dernières images s'estompèrent petit à petit de son esprit, ne lui laissant qu'une impression bizarre, celle d'avoir quelque chose à faire, quelque chose d'important. Mais quoi ? Son esprit tourbillonna, encore et encore, et il ne lui resta qu'une légère ivresse.

Il se reprit, et secoua sa tête de gauche à droite.

- Où va-t-on ? demanda Ronan à Myrddin.

- Mais au restaurant bien sûr, à la taverne de Deva. Tu n'as pas oublié quand même ? Morgane sera là. Elle a hâte de te revoir. Elle sera enchantée ! Cela fait si longtemps...

Ronan se dirigea lentement vers la porte et sortit. Mais, quand même, il avait un sérieux doute sur les bougies de Myrddin. Mais pourquoi ce doute, au fait ?

Myrddin regarda le miroir, fit un geste devant celui-ci, une passe de la main; et la forêt apparut. La vieille épée empoussiérée qui se trouvait dans un coin s'éleva alors, doucement, d'elle-même, dans les airs. Elle traversa le miroir, pénétra dans les bois, et elle alla se ficher dans un rocher. Elle étincela, puis le miroir retrouva sa prime apparence.

Il n'était pas encore temps...Bientôt, oui, bientôt...

L'illustratrice: SOPHIE LETA

Je suis une jeune graphiste / illustratrice, j'ai 23 ans, je dessine depuis l'âge où mes mimines furent assez grandes pour pouvoir tenir un crayon, depuis ce temps, et à chaque fois que l'on m'a posée la question rituelle « Alors, qu'est ce que tu veux faire plus tard ? », la réponse ne faisait pas un pli : « dessinatrice ! ».

C'est dans cette optique qu'à partir de la seconde, je participe au concours d'une école « réputée » d'art, où je réussis...Moult événements plus tard, après avoir empoché mon BTS de graphiste, soit deux ans après le bac, je décide que j'en ai décidément marre de l'école, il est temps de se lancer vers de nouveaux horizons ! Je commence ma vie professionnelle en tant qu'illustratrice indépendante, mais réalisant vite que c'est un métier difficile dans lequel on n'a pas toujours de travail, je décide de chercher en complément un boulot plus « stable », c'est cette année (en février), après 2 ans de recherche, que je parviens à décrocher un boulot d'infographiste, après ça, nous verrons bien !

Côté inspiration, pas mal de choses, comme je le dis toujours, mon style est à la croisée des chemins de choses bien opposées, mais qui ont toutes en rapport l'imaginaire ou le fantastique ! J'aime en gros, l'univers héroïc-fantasy, les lutins, les fées (Brian Froud est l'un de mes artistes favoris), saupoudré d'un peu de science-fiction, de gothique avec mon déifié Tim Burton et à l'adolescence, je fus

frappé par le syndrome de « l'otaku », dans des limites raisonnables, mais incurables...Mangas, japanimation, gameuse depuis l'enfance qui s'est convertie aux RPGs japonais genre Final Fantasy depuis le 7e épisode et depuis peu joueuse de jeux de rôles plateaux.

Dans le désordre, je participe en gros à tout ce qui m'intéresse et où mon coup de crayon est nécessaire, projets payants ou bénévoles (jeux vidéos, jeux de rôles, webzines...), professionnels ou non, j'ai eu quand même la chance d'illustrer deux bouquins parus il y a quelques temps, et ai en projet un prochain !

Les sites où j'expose :

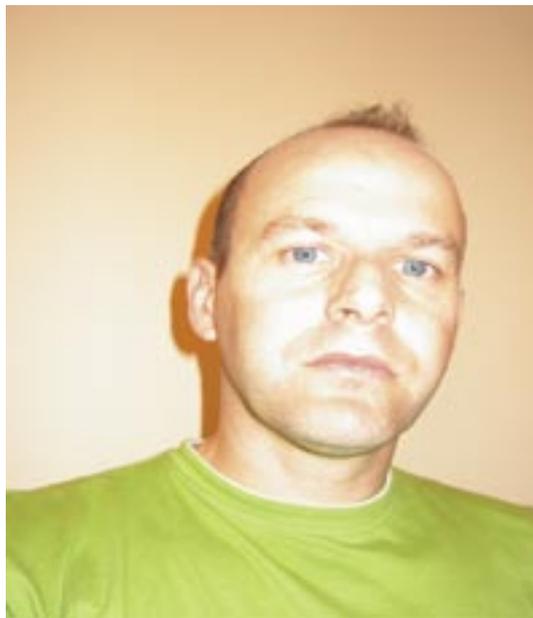
Mon blog perso (avec tous mes arts dessus) :
<http://snowycottage.canalblog.com/>



JIMMY SABATER

Science-Fiction

Barzooka



Né à Nancy en 1969, Jimmy Sabater écrit et monte sa première pièce de théâtre dès 1979 ! S'en suivent de nombreuses nouvelles et deux romans de science-fiction qu'il n'a jamais voulu faire lire. C'est en 1999 que plusieurs amis lui conseillent d'envoyer ses textes à des éditeurs et trois d'entre eux demanderont à rencontrer le jeune auteur. Les droits de « Plaisirs et Châtiments », son premier roman sont réservés en 2001 par les Editions Baleine (Le Seuil) qui le publient et lui demandent l'exclusivité pour ses cinq futures créations. Mais Jimmy Sabater surprend de nouveau en 2003 en sortant des sentiers qu'on lui a réservés avec « HardCorps » un roman à l'univers aussi noir que violent. Parallèlement à sa carrière d'écrivain, Jimmy Sabater collabore avec les Emaux de Longwy où il adapte une autre de ses passions : la peinture. La revue littéraire L'Ours Polar publie régulièrement ses nouvelles qui ont récemment été réunies dans un Recueil intitulé « Des Roses dans le Noir » et qui n'est, pour le moment, disponible que via le site internet de l'auteur. L'année 2006 semble prolifique pour lui puisque le roman « Le Secret de la Veuve Poison », demeuré jusqu'à maintenant inédit, a enfin été dévoilé par ce même média. Le nouveau roman de Jimmy Sabater, annoncé comme aussi palpitant et prenant que HardCorps est prévu pour le mois d'octobre 2006 et son titre Transes (Editions TG) laisse déjà présager de belles sueurs froides.

Le sol est couvert d'une épaisse couche de crasse noirâtre et mes pas s'y enfoncent toujours un peu plus. Je branche le Vérificateur et cours jusqu'à une porte métallique, un peu plus bas, sur la droite.

Une lumière jaunâtre éclaire un couloir délabré dont le plafond vomit des milliers de fils électriques dénudés. L'atmosphère y est viciée par une odeur de pourri qui semble provenir du sous-sol.

- Vérificateur.

- Humain détecté à 110°.

J'arme mon fusil et cours. Une porte bloquée. Je tire.

Le métal de la serrure est encore rougi et je force le passage.

La pièce enfumée est encombrée de vieux ordinateurs et de tables moisies couvertes de poussière.

- Vérificateur.

- Le suspect n'est pas armé ou il est muni de puissants brouilleurs.

Une seconde porte. Je la défonce.

Sous la déflagration, elle s'envole à cinq mètres pour s'incruster dans un mur de briques.

Je me tourne à 110°. Devant moi un gamin d'à peine quatorze ans.

- Vérificateur.

- Suspect identifié.

Je tire. Charge maximum. Le gosse explose.

Le feu incendie la pièce, le tonnerre gronde, le sang gicle sur les murs.

- Vérificateur.

- Suspect manqué, la cible était un clone végétal.

- Il va falloir être un peu plus précise, ma chérie. Il nous reste à peine vingt minutes pour le trouver !

- Détection d'un androïde blindé et armé à 180°. C'était un piège !

J'ai à peine le temps de me retourner que j'aperçois l'imposant canon noir et brillant de la stupide machine programmée pour la chasse à l'homme. Je plonge sur le sol juste à temps pour éviter son tir fatal. Je me retourne et lui envoie une charge qu'il n'oubliera pas de sitôt.

La tête de la pauvre chose fume. Son blindage supporte la chaleur, mais ses malheureux circuits intérieurs ont fondu. Je me relève d'un bond, paré à l'achever.

- Autodestruction de l'androïde prévue dans moins de 5 secondes, me prévient le Vérificateur.

Je cours jusqu'à la pièce voisine et m'écorche la moitié du bras en passant trop près d'un monceau de ferraille rouillée.

Le robot explose avec un tel souffle que la cloison du couloir se désolidarise du sol et vient s'écraser contre moi.

Je suis paralysé sous le poids de l'amas de gravats.

- Détection de trois autres androïdes policiers armés à moins de cinq cents mètres. Détection du suspect à l'étage supérieur. Il dispose de brouilleurs que je ne parviens pas à désactiver. Calcul des verrous de sécurité en cours...

J'arrive à peine à dégager mon canon, mais je tire à l'oblique, en désespoir de cause.

Le mur se retrouve éclaté, je parviens enfin à le repousser à coups de pieds.

Si la police me tombe dessus, je suis bon pour plusieurs années dans les quartiers de haute surveillance d'une quelconque prison perdue dans l'espace. Meurtres, vols, piratages informatiques, détournement de fonds... J'arrête-là. J'en aurais pour des heures à énumérer tout ce que l'on me reproche...

Je suis si près du but, à présent. D'ici quinze minutes, je décrocherai le contrat le plus rémunérateur de toute ma carrière.

Je flingue cette bande de petits voyous et à moi les honneurs, Paradise29 et tous les plaisirs de l'univers.

- Sécurité désactivée...

J'en étais sûr. J'ai l'un des meilleurs Vérificateurs du monde !

- Je t'écoute, ma chérie !

- Il y a six hommes et trois androïdes armés. Le suspect est parmi eux...

- Quelles sont leurs armes ?

Le silence.

Mon Vérificateur ne répond plus. Ils ont réussi à le planter. Ils doivent maintenant tenter de le reprogrammer.

J'appuie sur un bouton de ma lunette et voilà mon Vérificateur qui redémarre.

Je me retrouve quelques instants vulnérable, aveugle dans l'obscurité, au milieu de cette crasse innommable et de ces odeurs cadavériques.

Je me demande parfois comment faisaient les flics au vingt et unième siècle pour débusquer les assassins. Ça devait être tellement facile de faire son boulot et de se planquer ensuite...

J'entends subitement le claquement d'une armure de métallique.

- En vertu des droits qui me sont conférés, je dois procéder à votre élimination définitive...

Je me retourne et découvre un androïde policier de deux mètres de haut dont la bouche ouverte pointe déjà une fléchette mortelle dans ma direction.

- Veuillez coopérer, je vous prie...

Je lui évite une mise en garde plus longue en lui faisant exploser le crâne d'une charge redoutable.

La machine sans tête reste debout quelques secondes, avant de s'effondrer au milieu d'un tas de briques et de poussière.

Je n'ai plus une seconde à perdre.

Juste au-dessus, l'un de ceux que je poursuis détient une collection de bactéries qui suffirait à anéantir toute forme de vie pour des millénaires.

Ils ont dérobé ces bombes biologiques chez un puissant groupe pharmaceutique qui m'a embauché pour éviter que cette vilaine publicité n'effrite le montant de ses actions en bourse.

Je dois les empêcher de livrer leur larcin à une armée étrangère, prête à payer n'importe quel prix pour s'offrir l'arme suprême.

- Un androïde policier vient de commander trois navettes ainsi que des robots-chasseurs.

Mon Vérificateur fonctionne de nouveau, je vois enfin dans l'obscurité.

Je m'engouffre dans les escaliers.

J'entends de nouveaux pas. Il y a quelqu'un qui descend. Pas le temps de faire de détail. Je l'explose.

Derrière la fumée, j'aperçois un chat éventré dont la chair grillée me rappelle que je n'ai rien mangé depuis deux jours.

Plus haut, des gens courent. Ils ont dû comprendre qu'ils n'avaient pas affaire à l'un de ces petits flics qu'ils peuvent embobiner, ni à ces robots qu'ils reprogramment à la volée avec un simple clavier d'étudiant.

- L'une des navettes de Lagan vient de se poser sur le toit de l'immeuble. Ils sont équipés de brouilleurs diplomatiques que je ne peux désactiver.

À l'étage, une explosion souffle une pièce dans un vacarme qui manque de me percer les tympans.

Ils font diversion en espérant me faire perdre mon temps.

Je monte au niveau supérieur.

- Détection d'un...

Le Vérificateur n'a pas le temps de me prévenir.

Je viens de recevoir une fléchette empli d'un puissant somnifère.

Dans deux minutes, je serai dans les bras de Morphée.

Je vise l'androïde qu'ont abandonné les terroristes en lui destinant une charge maximum, mais il me devance d'une seconde et s'autodétruit avant que je ne tire.

La machine dévaste une partie du couloir et des escaliers, et un morceau de métal vient se loger dans la chair de mon flanc droit, m'occasionnant une douleur insoutenable.

Je commence à vaciller.

- Vérificateur, où sont-ils ?

- Le groupe vient d'accéder au toit de l'immeuble.

J'examine rapidement le plan du quartier à travers mon œilleton, cherchant une parade, la moindre faille, une ultime solution.

Combien de temps me reste-t-il ? Une minute, tout au plus. Après, le sommeil me terrassera et je ne pourrai plus résister à la douleur de mon rein.

Je règle la puissance de mon canon au maximum et j'explose le mur qui mène au bâtiment voisin. Je serai bientôt à bout d'énergie, mais il doit m'en rester suffisamment pour tenir mes dernières secondes.

Je me mets à courir à corps perdu au milieu des décombres et de la fumée.

Un jeune couple, étendu sur un lit, n'en revient pas en me voyant pénétrer dans leur chambre à coucher d'une manière aussi dévastatrice.

Ils demeurent bouches bées, mais je n'ai pas plus de temps pour les présentations.

Je défonce une autre porte, me voilà dans l'ascenseur.

- La navette de Lagan s'apprête à décoller, tout le groupe est monté à l'intérieur. Détection de douze androïdes-policiers au rez-de-chaussée, continue mon Vérificateur.

Mes yeux se ferment tout seuls. Il ne faut pas, sinon, c'est la fin.

Les portes de métal glissent devant moi.

Je suis maintenant deux étages au-dessus du niveau de mes petits voleurs.

Ma hanche me lance, tant pis.

J'explose l'entrée d'un appartement et me dirige vers la fenêtre d'une petite salle de bains que j'éclate d'un coup de pied.

- Androïde-policier à moins de quinze mètres.

J'entends les cris d'une jeune femme, complètement affolée. Elle doit se demander pourquoi je suis chez elle.

Sur le toit d'à côté, la navette peine à décoller.

Ce sont eux qui s'enfuient, emportant assez de bactéries mortelles pour effacer l'espèce humaine de la surface du globe.

Derrière l'un des hublots, un adolescent me toise d'un air hautain et narquois. Il ne peut pas résister au défi de me présenter son majeur, tout en tirant la langue.

- Ça n'est pas très gentil, ça, dis-je avant d'envoyer ma plus belle charge dans le réservoir à hydrogène de l'appareil.

L'espace d'un quart de seconde, il me semble que la ville plonge dans le silence le plus total.

Mais non, ça n'est pas le silence, mais la déflagration qui m'a finalement détruit l'ouïe.

Un superbe feu d'artifices embrase le ciel et fait disparaître plusieurs milliards d'euros de bactéries du même coup.

Me voilà riche, même si mes paupières pèsent des millions de tonnes.

Mes yeux se ferment, irrésistiblement.

Et je m'endors.

La lumière s'éteint, plus rien. Le noir.

J'enlève le Vérificateur.

Mission accomplie.

Les douze experts sont alignés devant moi, affichant des expressions satisfaites et conquises.

À voir les sourires que montrent certains, j'ai su les convaincre de mon efficacité.

- Très bien votre petit numéro avec le dealer qui vous tirait dessus, Monsieur Bazooka, commente l'un des conseillers. Sa mort n'était sans doute pas utile, mais vous avez atteint votre objectif, c'est le principal.

Je scrute le chronomètre qui surplombe la salle semi-circulaire et dont le compte à rebours m'accordait encore quatre secondes.

- Vous avez été redoutable, poursuit une femme d'une trentaine d'années, dont le ton me laisse croire qu'elle aimerait plus que panser mes plaies. Je vous félicite pour votre perspicacité. Je ne sais pas si à votre place, je ne me serais pas laissée tromper par cette fausse mère de famille dont le couffin dissimulait une vraie bombe.

- Merci Mademoiselle Rosenbaum.

- Appelez-moi Jeanne, Monsieur Bazooka.

- Comme notre informateur nous l'avait suggéré, vous êtes l'homme de la situation, la coupe un homme visiblement agacé par le numéro de charme de sa collègue. C'est exactement quelqu'un comme vous dont nous avons besoin.

Une femme blonde aux yeux très pâles déploie son éventail en souriant et lance :

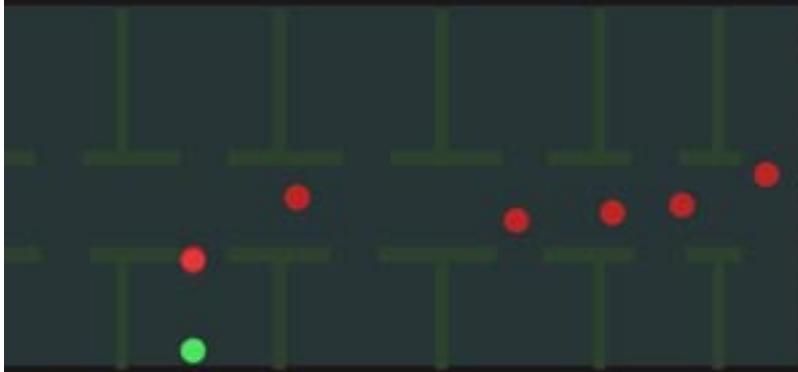
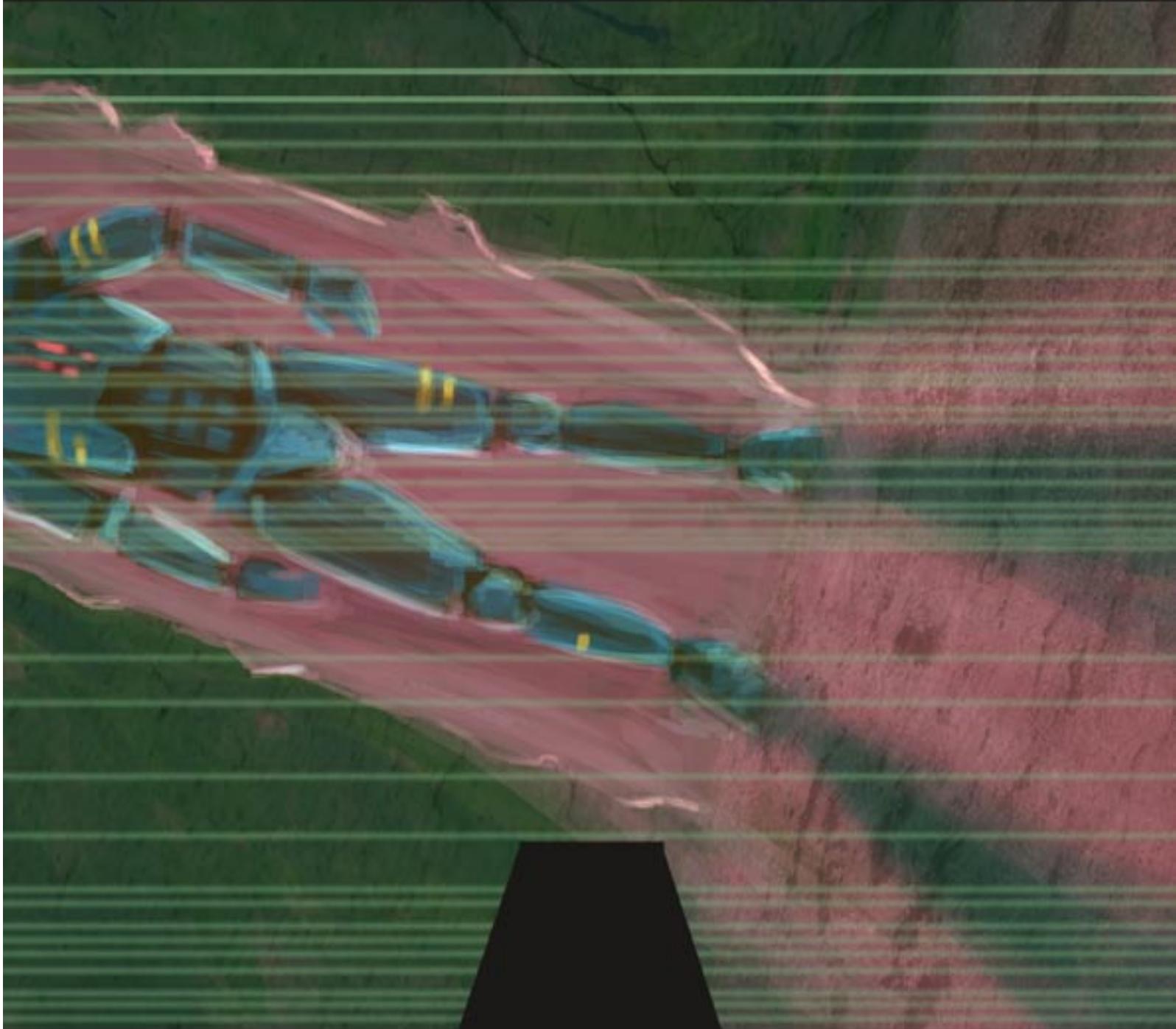
- Si vous travaillez avec nous, je peux vous assurer que vous ne le regretterez pas. Comme vous le savez, la C.O.L.B. est parmi les plus grands groupes du système. Il est toujours bon d'avoir un allié plus grand que soi où que l'on aille...

J'aime la tournure que prennent ces négociations. Ils ont exigé cette petite démonstration par méfiance et ce sont eux qui tentent maintenant de m'acheter avec un numéro de séduction qui ne trompe personne.

J'expose mon prix et le silence remplace soudain l'enthousiasme ambiant.

Les visages changent d'expression.

Un homme barbu d'un âge avancé dessert le nœud de sa cravate tandis que sa voisine attend sa réaction avec



FLOOR 3



active weapon :
44. e-MG - 253

...rendez-vous...
...rendez-vous...
...rendez-vous...
rendez-vous

curiosité.

Pour moi, c'est là que tout se joue. Les androïdes-policiers, les blessures, les courses contre la montre, c'était juste un avant-goût. L'enjeu final est ici, entre les mains de ces financiers.

Le vieil homme finit par hocher la tête. C'est d'accord.

J'ai du mal à y croire.

Oui, c'est vrai. J'ai gagné.

Dans quelques heures, mon compte sera crédité d'une somme astronomique et je serai à l'abri du besoin pour le restant de mes jours.

Je dissimule ma joie et je sors lentement.

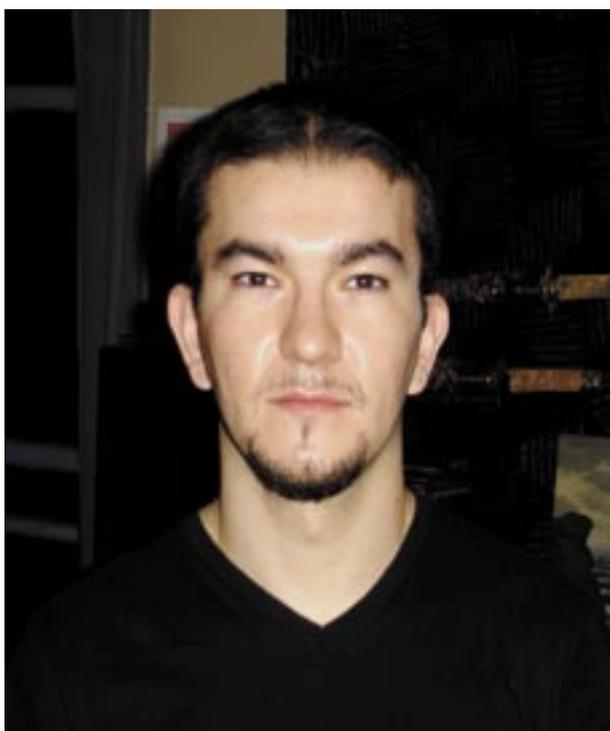
Dehors le vent me rappelle à la réalité.

Je caresse la coque de mon Vérificateur.

C'est grâce à cet appareil si j'en suis là, aujourd'hui.

C'est lui qui a piraté leur système informatique et leur a projeté une simulation dont le connaissais le moindre aboutissant, seconde, après seconde.

Un sourire se dessine soudain sur mes lèvres, la journée sera belle.



L'illustrateur : FABIEN FERNANDEZ

Fabien Fernandez est né en 1976 juste après une longue canicule. Il s'est mis assez tôt à la réalisation d'images et d'illustrations en général. Afin de ne pas laisser refroidir un éventuel talent, il se lança dans des études artistiques; il a continué à oeuvrer dans la communication visuelle via un diplôme pour pouvoir rester un peu dans ce monde réel (financièrement). Mais c'est vers l'Imaginaire qu'il se tourne pour illustrer et il a trouvé quelques petites portes pour être publié chez des éditeurs comme FFG ou autres grands noms du milieu du jeu. Aujourd'hui, il est en attente de publications un peu plus littéraires chez ACTUSF (couverture de l'anthologie « Fuite en ogre mineur » à paraître en fin 2006) et deux illustrations pour l'anthologie sur le thème des loups aux éditions Cheminement (à paraître début 2007).

APPEL A TEXTES

Les Jouets !

Moi c'qui me fait peur ce sont les poupées. Celles avec les grands yeux de porcelaine et le visage blanc, trop fardé. Mais les jouets me font aussi bien rigoler, surtout quand ils délirent comme dans «Toy Story» ou qu'ils se mettent à bastonner comme dans «Small Soldiers». Depuis toujours les jouets fascinent, les jouets enchantent, les jouets effraient... Et pas seulement les enfants... Dans la génération kidultes, ils sont tellement nombreux à collectionner ces action figures et ces reproductions sculptées qui coûtent un pont et pousseraient certains à se damner... Allez, à vos plumes et faites nous partager, le frisson d'avoir joué, de jouer et d'encore jouer... avec des jouets

Date de réception des textes : 30 janvier 2007.

Les textes doivent avoir entre 5000 et 40000 signes.

Envoyez vos textes par mail en fichier .doc ou .rtf à l'adresse suivante : bailly.phenix@skynet.be

Fan Fictions

Si les fans-fictions ont envahi le Net depuis un certains temps déjà, couvrant des sujets aussi vastes que les séries télé, *Harry Potter* ou *La Guerre des Etoiles*, c'est évidemment parce que ces diverses créations développent un univers tellement riche que s'y plonger est un véritable plaisir...

Et les auteurs alors ?

Pour son second appel à textes de nouvelles, *Phénix* vous propose de vous inspirer de deux « classiques » de la littérature imaginaire des années 80 et 90 : Graham Masterton et Dean Koontz.

Chez Masterton, le quotidien explose alors que surgissent des démons retords venus du fond des âges, ou façonnés par la légende. Chez Koontz, c'est souvent l'homme et les sciences qui, dans un enchevêtrement contre nature finissent par mettre au monde des créatures ou des situations maléfiques.

Retrouvez le chemin d'incontournables comme *Manitou*, *Le Démon des Morts*, *Les Etrangers* ou *Chasse à Mort* et osez nous offrir des nouvelles qui résonnent de l'univers de ses deux grands Maîtres.

Date de réception des textes : 31 décembre 2006 pour Masterton et 28 février 2007 pour Koontz.

Les textes doivent avoir entre 5000 et 40000 signes.

Envoyez vos textes par mail en fichier .doc ou .rtf à l'adresse suivante : bailly.phenix@skynet.be



PHENIX

TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

MAG

www.phenixweb.net

Notre site internet

LE complément indispensable à

PHENIX

TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

MAG

